



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

Maistre Pierre Patelin

Otto E. A.
Dickmann,
Gelehrtenschule ...

LIBRARY
OF
PRINCETON UNIVERSITY

Maître
Pierre Patelin.

Essai littéraire et grammatical,

précédé

D'un résumé succinct de l'histoire du
théâtre français,

par

Othon E. A. Dickmann,

Docteur en philosophie, agrégé de langues modernes au collège St-Jean à Hambourg,
Membre correspondant de la société de l'étude des langues modernes à Berlin.

Hambourg, 1875.

Imprimerie Th. G. Meissner.

3217
702
.646

Avant-Propos.

Les pages suivantes se rattachent presque toujours à des recherches antérieures et plus compétentes, auxquelles elles sont destinées à servir de modeste complément. Telles qu'elles sont, elles auront rempli leur but ~~si~~ contribuent d'une façon quelconque à conserver l'intérêt à un chef-d'œuvre de verve comique française. Le résumé succinct de l'histoire du théâtre français servira d'étude aux élèves de nos classes supérieures.

Je tiens à exprimer ma plus vive reconnaissance à M. Gœdecke, professeur à l'Université de Göttingue, qui a bien voulu m'aider de son conseil, et à mon ami M. Édouard Ippel, de la Bibliothèque Royale de Berlin, qui m'a soutenu dans ma tâche.

L'Auteur.

ERT
32
17
16

DEC 1913 305229
32
17
16

Le quinzième siècle est une époque de transition: le moyen-âge avec ses institutions tombe en ruines, le temps moderne commence et la bourgeoisie émancipée de la tutelle de l'église doit remplacer la chevalerie, qui durant tout le moyen-âge a partagé avec le clergé la domination sur le monde politique et littéraire. Cette grande lutte, qui saisit toutes les branches du savoir humain, se manifeste de même dans la littérature, particulièrement dans la poésie lyrique et dans les ouvrages composés pour la scène. Pendant tout le XIV^{ème} siècle, la poésie s'est tue: on vivait encore sur le Roman de la Rose. Mais au XV^{ème} elle se réveille de son long sommeil, et l'on voit apparaître, à un court intervalle l'un de l'autre, deux poètes unis par le temps, mais bien différents par leurs tendances et par la nature de leur esprit: l'un, Charles d'Orléans,* «la dernière et la plus délicate fleur de la poésie chevaleresque» (1391 — 1465), est tourné vers le moyen-âge dont il procède directement; l'autre François Villon,** (1431 — 1500), regarde vers les temps nouveaux et appartient plutôt à la Renaissance. En tout cas, ils servent l'un et l'autre comme de transition entre les deux époques. Charles d'Orléans n'a vu dans la poésie qu'une distraction où le coeur n'entre pour rien. On retrouve dans ses écrits tout le bagage allégorique du Roman de la Rose: les sentiments, les vertus, les vices y sont personnifiés sous les mêmes noms. Mais sous cet appareil allégorique perce un enjouement de bon goût, un badinage aisé et gracieux qui est déjà de l'esprit et qui annonce une société plus cultivée. Si nous passons de Charles d'Orléans à François Villon, le contraste est frappant: on semble entrer dans un autre monde. Ici plus d'allégorie, plus d'abstractions, plus de sentiments alambiqués, plus d'amour idéal pour des beautés imaginaires, mais une inspiration franche, des sentiments vrais, naturels, un réalisme souvent brutal. Mais on se tromperait si l'on ne croyait pas rencontrer dans ses poésies des sentiments délicats, des traits d'une sensibilité touchante: il n'y a pas jusqu'à la note mélancolique qui ne s'y trouve.

Les ouvrages composés pour la scène offrent, avec moins d'art, l'expression du sentiment et du génie populaire. Les mystères avaient cessé de faire pleurer le

* Dr. Staehle: Ueber die Sprache des Herzogs Carl von Orléans. Programm des Grossherzoglichen Friedrich-Franz Gymnasiums. Parchim 1868.

** Dr. Albert Stimming: François Villon. Herrig's Archiv für neuere Sprachen. XLVIII, p. 241.

peuple; il fallait bien se résoudre à le faire rire. On inventa les farces. La plus célèbre est la farce de Maître Pierre Patelin, véritable chef-d'œuvre de bonne plaisanterie, qui mérite déjà le nom de comédie par la liaison régulière des scènes, par la vérité et l'originalité des caractères et par la vivacité du dialogue. Ce n'est plus l'œuvre d'un homme, c'est celle d'un peuple et d'un siècle tout entier; c'est le type de toutes ces physionomies, si éminemment gauloises, mélange de bon sens, de finesse et de naïveté, qui se retrouvent à chaque période de la littérature française.

Quelques études sur cette farce formeront le sujet de notre composition: nous donnerons le contenu de la pièce; nous parlerons sur l'auteur, les imitations et la date, et nous finirons par un essai, au point de vue de la philologie, sur sa métrique et sur sa langue. Mais avant d'entrer dans ces détails, jetons un coup d'œil sur l'origine et le développement du théâtre français.

Les ouvrages à consulter sur les origines du théâtre, les mystères, les moralités, les farces et les sotties sont:

- Pasquier: Recherches de la France. Paris, 1665.
 Histoire du théâtre français depuis son origine, par les frères Parfait. Paris, 1735—1749.
 Recherches sur les théâtres de France, depuis l'an 1161 jusqu'à présent, par M. De Beauchamps. Paris, Prault, 1755.
 Mystères inédits du XVI^{ème} siècle, publiés pour la première fois par Achille Jubinal. Paris, Techner, 1837.
 Théâtre français au moyen âge, publiés d'après les manuscrits de la bibliothèque du roi par Mommerqué et Francisque Michel. Paris, Delloye, 1839.
 Suard: Coup d'œil sur l'histoire de l'ancien théâtre français. Paris, 1804.
 Les origines du théâtre moderne, précédées d'une introduction par Ch. Magnin. Paris, Hachette, 1838.
 Viollet le Duc: Ancien théâtre français. Paris, Jannet, 1854—1857.
 Baron: Histoire abrégée de la littérature française. Bruxelles, 1841.
 Sainte-Beuve: Tableau historique et critique de la poésie française et du théâtre français au XVI^e siècle. Paris, 1857.
 Le Roy: Études sur les mystères. Paris, Hachette, 1867.
 Floegel: Geschichte der komischen Litteratur, vol. IV. Liegnitz und Leipzig, 1796.
 Bouterweck: Geschichte der französischen Poesie und Beredsamkeit, vol. V. Göttingen, 1807.
 Ebert: Entwicklungsgeschichte der französischen Tragödie, vornehmlich im 16. Jahrhundert, Gotha, 1856.
 Hase: Das geistliche Schauspiel. Leipzig, 1858.
 Les ouvrages à consulter sur les farces et les sotties:
 Recueil de plusieurs farces, sotties et moralités, publié à Paris, par P. Simeon Caron. 1798—1806.
 Recueil des farces, moralités et sermons joyeux, publié par Leroux de Liney et Fr. Michel. Paris, Techner, 1837.
 Recueil de farces, sotties et moralités du quinzième siècle, par P. L. Jacob, Bibliophile. Paris, Delahays, 1859.
 Le théâtre français avant la Renaissance 1450—1550, mystères, moralités et farces, par M. Edouard Fournier. Paris, Laplace, Sanchez et Cie., 1872.
-

I.

Si, par le fait de l'invasion des barbares, la chaîne des traditions entre l'antiquité païenne et la nouvelle société chrétienne avait été rompue, en ce qui concerne l'art dramatique aussi bien que pour tout le reste, cette forme littéraire ne pouvait manquer de renaître, car un peuple ne peut guère se passer de spectacles. Pour trouver l'origine du théâtre d'avant la Renaissance, il faut remonter bien haut dans le moyen âge, jusqu'à ces bizarres et naïves représentations scéniques qui se donnaient dans l'intérieur même des églises, et comme accompagnement des liturgies, pour la plus grande édification des fidèles. Le clergé, arbitre aussi habile qu'absolu de l'existence intellectuelle des peuples avait reconnu l'instinct qui les attire vers le spectacle. Les grandes fêtes religieuses, telles que Noël, le Jour des Rois, le Vendredi saint et Pâques qui rappelaient les faits les plus saisissants de la vie du Sauveur, étaient surtout favorables à une mise en scène qui, bien que grossière, ne pouvait manquer d'agir sur l'imagination des spectateurs.¹⁾ Les acteurs, qui n'étaient à l'origine que les prêtres et les desservants eux-mêmes, se contentèrent d'abord de réciter les textes bibliques en latin, et sans y rien changer. Peu à peu on se permit d'y faire certaines additions, afin de donner à l'action représentée plus de développement et d'intérêt; puis, comme le latin n'était pas compris du public, on y fit entrer quelques fragments en langue vulgaire. De là vient le nom «d'épîtres farcies» donné à ces scènes dialoguées où les deux langues étaient employées à tour de rôle. A la fin le latin céda complètement la place à la langue vulgaire, dès le XIII^{ème} siècle le monopole du drame échappa au clergé, des communautés laïques prenaient part à son exploitation,²⁾

¹⁾ Voy. Magnin, des origines du théâtre en Europe. Revue des deux mondes, décembre 1834.

²⁾ Parmi les pièces les plus anciennes on peut citer le miracle de S^{te} Catherine, celui des Vierges sages et des Vierges folles, celui de la Résurrection; les miracles de S. Ignace, d'Amis et Amiles, de Notre Dame. Jean Bodel d'Arras nous a laissé le miracle de S. Nicholas, composé vers 1260, après la première croisade de Louis IX. Rutebeuf, l'ennemi des moines, a écrit le miracle de Théophile. D'autres ont introduit quelques éléments profanes dans cet ensemble sacré; nous rencontrons des légendes chevaleresques, pastorales ou bourgeoises dialoguées sous le nom de Jus ou Jeux. Ainsi, la légende de Robert le Diable; les jeux d'Adans la Halle d'Arras, celui de la Fuellie ou du Mariage, celui surtout de Robin et Marion, fraîche et naïve bergerie. Il ne faut pas s'attendre à trouver aucun art dans la plupart de ces pièces: «Un seul soin» dit Sainte-Beuve, «a préoccupé les auteurs des mystères: ils n'ont visé qu'à retracer, dans les hommes et les choses d'autrefois, les scènes de la vie commune qu'ils avaient sous les yeux: pour eux tout l'art se réduisait à cette copie, ou plutôt à ce facsimile.»

et à différentes occasions on offrait au peuple sur des échafauds dressés dans les rues et les carrefours, des représentations scéniques qui n'étaient que des pantomimes ornées du jeu de quelques machines, et dont la religion fournissait presque toujours le sujet.³⁾ Ce fut surtout la populace parisienne qui prenait goût à ces divertissements; elle voulut se les donner à elle-même, et enfin, sous le règne de Charles VI, temps d'anarchie et de licence, de luxe et de barbarie, ces éléments grossiers prirent une forme déterminée.

Ce fut vers 1398 que les nouveaux dramaturges, recrutés parmi les bourgeois et les gens de métier de la capitale, qui s'étaient donné le nom de Confrérie de la Passion, parceque c'étaient les scènes de la Passion du Sauveur qui formaient le fond de leur répertoire, se produisirent pour la première fois à Saint-Maur-lez-Fossés. Mais chassés par une ordonnance du prévôt de Paris⁴⁾ ils demandèrent au roi de venir à Paris lui soumettre leurs spectacles. Le roi y consentit⁵⁾ et leur accorda des lettres patentes,⁶⁾ en vertu desquelles ils louèrent dans la rue Saint-Denis, une grande

³⁾ Parmi les fêtes données à l'occasion de certains événements politiques et où se trouvaient mêlées des représentations théâtrales, une des plus curieuses est celle par laquelle Philippe le Bel célébra l'élévation de ses trois fils à la chevalerie en 1313. voy. Godefroy de Paris, Chron., man. citée par Vely, Hist. de France, t. IV. p. 260. éd. in 4. — Parfait. I. p. 43.

⁴⁾ 13 juin 1398. «Nous, etc., défendons de par le roy nostre sire à tous les manans et habitans de la ville de Paris, que ilz ne facent ne se esbatent à aucuns jeux de personages par maniere de farces, de vie de saints ne autrement sans le congé dudit seigneur ou de nous, et sur peine de encourir en indignation du roy et de soy forfaire envers luy.» Magnin, Journal des Savants, 1856, p. 35 et 36. Ce qui provoqua l'ordonnance du prévôt de Paris, c'est que la confrérie prétendait donner, dans un lieu clos et sur un théâtre stable, des représentations qui contre l'usage devaient durer plusieurs journées, ou peut-être exigeaient-elle de l'argent des spectateurs. Ce ne fut pas l'annonce de la prochaine représentation, aux portes de Paris, du mystère de la Passion: un tel spectacle n'était pas une nouveauté. En 1390, aux fêtes de Pâques, quelques chapelains et clercs de la sainte chapelle avaient représenté le mystère de la Résurrection, et avaient reçu une gratification de 40 francs d'or, en témoignage de la satisfaction de Charles VI, qui avait assisté à leur spectacle. Près de vingt ans avant la représentation de S. Maur, les mystères étaient en vogue à Paris, et ces spectacles de piété paraissaient si beaux dans ces siècles d'ignorance que l'on en faisait les principaux ornements des réceptions des princes, quand ils faisaient leurs entrées. Le dimanche, 11 nov. 1380, le roi Charles VI fit son entrée solennelle dans Paris. Il vit entre autres avec plaisir ce qu'on appelait alors les Mystères, c'est-à-dire, les diverses représentations de théâtre, d'une invention toute nouvelle. Parfait, I, p. 43.

⁵⁾ «Un fou couronné,» dit Baron, «sourit au jeux de quelques manants, et le plus noble délassément de l'esprit humain, le plus riche fleuron de la couronne littéraire de France, le théâtre naquit pour ne plus mourir jusqu'à nous.» (p. 108.)

⁶⁾ «Charles, par la grace de Dieu etc., donnons et octroyons de grace especial, autorité, congé et licence de faire jouer quelque mystère que ce soit, soit de ladite Passion, et Résurrection, ou autre quelconque, tant de Saints, comme de Saintes qu'ils voudront eslire, et mettre sus, toutes et quantes fois qu'il leur plaira, soit devant nous . . . en quelconque lieu et place licite à ce faire qu'ils pourroient trouver, tant en nostre dicte Ville de Paris, comme en la Prévosté, et Vicomté ou Banlieue d'icelle etc.» Parfait. I. 45.

et belle salle de l'hôpital de la Trinité. Là furent joués les premiers Mystères.⁷⁾ Grâce à l'excessive ignorance et à la petitesse d'esprit des poètes et des spectateurs, les mystères ne furent embellis ni par la régularité de l'art, ni par les charmes de l'imagination. Les Confrères de la Passion n'ont fait que dégrader la moralité poétique de l'Évangile par une honteuse alliance avec les prosaïques réalités de la vie demi-sauvage du public qui les écoutait. Cependant ces pièces furent extrêmement applaudies et regardées comme très-respectables; tant la simplicité régnait dans ces siècles d'ignorance. (voy. Boileau, Art poétique, III. v. 81.)

Pour s'expliquer cet étrange succès, qu'on songe d'abord au goût inné de tous les peuples pour les spectacles, à l'absence de tout objet de comparaison, à la magnificence des machines, merveilleuses pour le siècle, qu'on se représente ensuite le respect unanime pour les auteurs et les acteurs, presque tous évêques, chanoines ou prêtres⁸⁾, enfin, qu'on n'oublie pas surtout la nature des sujets si familiers aux croyances

7) Mystère du grec *μυστήριον*, pas comme dit Wackernagel „Geschichte der deutschen Literatur“ p. 300, de ministerium. voy. Hase, das geistliche Schauspiel p. 41. — On peut subdiviser les mystères en trois grandes catégories, selon que le sujet est tiré, 1^o de la Bible, 2^o des légendes ou vies des saints, 3^o de l'histoire profane. Pour avoir une idée des premiers, il suffit de parcourir l'analyse du plus fameux de tous, nommé le grand Mystère (Parfait. t. I, p. 73). Ce mystère se compose de trois grandes parties, dont la seconde, la Passion, se divise en quatre journées. Le plus ancien manuscrit est celui de la bibliothèque de St. Geneviève, du commencement du XVI^{ème} siècle, et renferme 40,000 vers: ce nombre s'élève à 67,000 dans d'autres textes composés vers 1486. Chaque nouvel écrivain, en reproduisant le fond de ce drame s'efforçait d'en compléter les peintures. C'est ainsi qu'il finit par embrasser toute l'histoire de la rédemption du genre humain et de Jésus-Christ. On ne compte pas moins de 87 personnes qui figuraient dans la première journée et parmi elles on aperçoit les trois personnes de la Trinité, six anges, les douze apôtres, le roi Hérode avec toute sa cour, une foule d'hommes de diverses conditions et même six diables. Les textes imprimés de la Passion se trouvent intégralement dans le recueil des mystères inédits du quinzième siècle, publiés pour la première fois par M. Achille Jubinal; et par fragments dans Parfait. Le Mystère des Actes des Apôtres par Arnould et Simon Gréban, représenté dans l'amphithéâtre des arènes de Bourges en 1536, renferme 80,000 vers; la représentation dura quarante jours consécutifs. Il en est à peu près de même des mystères de l'Ascension, de la Pentecôte, de la Nativité, de la Résurrection, de l'Incarnation et de l'Apocalypse, de Job, d'Abraham, du vieux Testament, qui contenait plus de 62,000 vers. A la seconde catégorie appartient: la vie de monseigneur S. Jean Baptiste, de S. André, de S. Laurent, de S. Dominique, de S. Barthélemy, de madame Marie Madelaine, de madame Barbe, de madame Geneviève, le mystère du Roi Avenir, celui de la 1^{re} Hostie; à la troisième: le mystère de Troie la grand, celui de Griseldis, marquise de Saluces, le mystère de la France.

8) La chronique de Metz, citée par Beauchamps, I. p. 254, s'exprime ainsi: «Et fut Dieu un sire appelé seigneur Nicolle, lequel estoit curé de S. Victour de Metz, lequel fut presque mort en la croix s'il n'avait esté secouru; et convient qu'un autre prestre fut mis en la croix pour parfaire le crucifiement pour ce jour. Et autre prestre qui s'appeloit messire Jean de Nicey, qui estoit chapelain de Métrange, fut Judas, lequel fut presque mort en pendant, car le cœur lui faillit, et fut bien hastivement despendu, et porté en voye.»

et aux mœurs des spectateurs, si grands et si riches par eux-mêmes. Toutes ces causes assurèrent aux mystères, en dépit des vices nombreux qui devaient les faire proscrire dès le principe, une longue existence, non-seulement à Paris, mais dans les provinces de France, en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, en Italie et en Espagne. —

Les représentations avaient lieu dans une salle de 21 toises et demie de long sur 6 toises de large; sa hauteur ne dépassait pas certainement 15 ou 20 pieds; elle était soutenue par des arcades qui supportaient l'étage supérieur.⁹⁾ Sur la longueur totale, il faut prendre au moins 15 pieds pour le développement de la scène; car, outre le plancher sur lequel se jouait le drame, il y avait au fond du théâtre plusieurs établis ou échafauds qui offraient l'image des différents lieux où se passait la scène et qui communiquaient entre eux par des escaliers ou des échelles. En haut, le paradis, renfermé dans une sphère de nuages, ouvrait son pavillon bleu céleste tout parsemé d'étoiles;¹⁰⁾ en bas, une gueule de dragon, se mouvant sans cesse, indiquait la bouche de l'enfer d'où sortaient les diables à travers des jets de fumée et de flammes;¹¹⁾ au centre plusieurs plans de décorations peintes, dans lesquelles on transportait le lieu de la scène quand l'action se passait chez Hérode ou chez Pilate.¹²⁾ On avait ainsi sous les yeux en même temps toute la physionomie locale

⁹⁾ Voy. Dubrueil, *Antiquités de la ville de Paris*, 1640. p. 562.

¹⁰⁾ Guillaume Bouchet, dans sa 28^e sérée, (Rouen chez Louis Loudet, 1635.) rapporte que dans le mystère de la Passion, joué à Saumur, «le paradis étoit si beau à cause de l'excellence de la peinture, que celui qui l'avoit fait, se vantant de son ouvrage, disoit à tous ceux qui admiroient ce paradis: Voilà bien le plus beau paradis que vous vites jamais, ni que vous verrez». — On trouve aussi un paradis terrestre, «qui doit estre fait de papier, au dedans du quel doit avoir branches d'arbres, les uns fleuris, les autres charges de fruicts de plusieurs espèces, comme cerises, poires, pommes, figues, raisins et telles choses artificiellement faites et d'autres branches vertes de beau may et de rosiers, dont les roses et les fleurs doivent estre de fraiz coupez et mis en vaisseaux plains d'eau pour les tenir plus fraîchement.» (*Mystère de la Résurrection*).

¹¹⁾ Dans le mystère de la Résurrection, lorsque J.-C. descend aux enfers pour en briser les portes, on voyait les diables accourir «en mettant coulevrines, arbalètes et canons par manière de défense.» — En voici une description intéressante des diables: «Adoncques fait la monstre (procession) de la diablerie parmy la ville et le marché. Les diables estoient tous caparassonnez de peaulx de loups, de veaulx et de beliers, passementees de testes de moutons, de cornes de beufz et de grandz hauetz (crochet) de cuisine, ceinctz de grosses courraies, esquelles pendoyent grosses cymbales de vaches et sonnettes de muletz a bruit horrifique. Tenoyent en main aucuns bastons noirs plein de fusees, aultres portoyent longs tizons allumez, sus lesquelz a chascun carrefour iectoient plenes poignées de parasine en poudre, dont sortoyt feu et fumee terrible.» (Rabelais, *Pantagruel*. Paris, Charpentier 1843, p. 358.) — (Parasine, c'est ainsi que portent toutes les éditions, se copiant l'une sur l'autre. Il est clair que la première qui le donne a pris un o pour un a, et qu'il faut lire porasine, c. a. d. poix-raisine, l'i de la diphtongue étant muet dans les deux mots. — Génin, des variations du langage français. p. 161.)

¹²⁾ Qu'on ne croie pas que les représentations à Paris aient été les plus renommées et les plus brillantes. Les grandes représentations dans les provinces, pour lesquelles tous les habitants d'une ville, ou d'une province participaient à la dépense générale et fournissaient

de la pièce qui se déroulait alternativement dans le ciel, sur la terre et dans l'enfer. Ce n'était pas tout: il fallait avoir encore devant la vue, pendant la durée du spectacle, tous les acteurs qui y jouaient des rôles; car ces acteurs revêtus de leurs costumes, étaient rangés sur des gradins, de chaque côté du théâtre, et là ils attendaient le moment d'entrer en scène, en regardant jouer la pièce comme de simples spectateurs; ils descendaient, chacun à son tour, sur le théâtre, et ils remontaient ensuite à leur place après avoir rempli leurs rôles.¹³⁾ Il ne cessaient donc jamais d'être en évidence, à moins que leur rôle ne leur ordonnât de disparaître dans une petite loge fermée de rideaux, figurant une chambre secrète, qui servait à cacher aux regards du spectateur certaines circonstances délicates de la pièce. (voy. le mystère de sainte Geneviève et de sainte Barbe).

Des documents précis nous manquent pour constater les indécences et les immoralités qui, dès les premiers temps, avaient accompagné la renaissance du théâtre, mais il est certain que ces représentations pieuses étaient l'occasion et la cause de bien des dangers pour les bonnes mœurs, quoique chaque représentation eût lieu sous la surveillance d'un sergent, ayant mission expresse de surveiller, au nom du prévôt de Paris, la police de la salle et la conduite des jeux, pour qu'il ne s'y passât rien de déshonnête et qu'il ne s'y fît aucun désordre.¹⁴⁾ Mais malgré cette

des aumônes, des vivres, des armes, des habits, nous donnent une meilleure idée de la festività. La chronique de Metz mentionne une représentation de la Passion en 1437 sur un théâtre à 9 établis, à Autun on en établit un en 1531, qui contient 80,000 places, et à Bourges en 1536 la représentation eut lieu dans l'ancien amphithéâtre romain; à Rouen on construisit pour le mystère de l'Incarnation et Nativité en 1474, vingt-deux échafauds l'un à côté de l'autre. Dans Parfait, I. p. 64. nous trouvons le suivant échantillon d'une description des établis, tirée du Mystère de l'Incarnation: «Premièrement est Paradis ouvert, fait en maniere de throsne, et reçons d'or tout autour. Au milieu duquel est Dieu en une chaire parée, et au costé dextre de luy Paix, et soubz elle Misericorde: au senestre Justice, et soubz elle Vérité: Et tout autour d'elles neuf Ordres d'AnGES, les uns sur les autres. —

La maison des parens de Nostre Dame. —

Son oratoire.

La Crache ez Beufs.

Enfer fait en maniere d'une grande gueulle, se cloant et ouvrant quant besoing est.

Les Limbes des Peres fait en maniere de chartre, et n'estoient veus sinon au dessus du faux du corps. (On appelle ainsi le lieu où l'église romaine croit que les âmes de Patriarches attendaient la rédemption du genre humain, et où l'on dit que Jésus-Christ descendit dans le temps qui se passa entre sa mort et sa résurrection. (Furetière, dict. universel.)

Les places des Prophetes ez divers lieux hors les autres.» —

¹³⁾ Nunc in Gallia ita agunt fabulas, ut omnia in conspectu sint, universus apparatus dispositis sublimibus sedibus. Personae ipsae nunquam discedunt. qui silent, pro absentibus habentur. et enimvero perridiculum ibi spectatorem videre te audire, et te videri te ipsum non audire, quae alius coram te de te loquatur: quasi ibi non sis, ubi es: cum tamen maxima Poëtae vis sit, suspendere animos, atque eos facere semper spectantes. (Julii Caesaris Scaligeri libri septem. Lib. I, p. XXI).

¹⁴⁾ Voy. la Requête adressée au lieutenant du prévôt de Paris par les maitres de la confrérie, en 1403, dans les Variétés histor., phys. et littér., publ. par Boucher d'Argis, en 1752, I p. 461,

surveillance, la police des mœurs n'était pas et ne pouvait pas être bien faite à l'intérieur de la salle: dans le parterre où personne n'était assis, où les spectateurs formaient une masse compacte et impénétrable; dans les couloirs et les escaliers, qui n'étaient pas toujours déserts et silencieux pendant les représentations, et qui ne furent éclairés qu'à la fin du seizième siècle. Un règlement du lieutenant civil concernant le théâtre de l'hôtel de Bourgogne, en date du 12 novembre 1609 ordonne que "seront tenus lesdits comédiens avoir de la lumière en lanterne ou autrement, tant au parterre, montées et galleries, que dessous les portes à la sortie, le tout à peine de cent livres d'amende et de punition exemplaire. Mandons au commissaire de police d'y tenir la main et de nous faire rapport des contraventions à la police."¹⁵⁾ Ce scandale journalier, qui ne contribuait pas peu à donner des armes aux ennemis du théâtre, a duré jusqu'à ce que Voltaire fût parvenu à faire asseoir les spectateurs du parterre.

Le théâtre aurait échappé aux excommunications de l'Église, aux remontrances des parlements, aux vindictes des magistrats de police, s'il eût conservé le caractère exclusivement religieux qui avait favorisé son rétablissement sous la protection de Charles VI; mais quand des confréries dramatiques, semblables à celle de la Passion, se furent établies dans les provinces, le peuple ne se contenta plus de ces représentations pieuses où il y avait pourtant matière à rire, et la comédie naquit en France.

Des confréries joyeuses, qui s'intitulaient les Clercs de la Bazoche¹⁶⁾ et les Enfants-sans Souci, se fondèrent à Paris. L'établissement de la Bazoche se fit vers l'an 1303 par le roi Philippe le Bel qui lui accorda de considérables privilèges, entre autres des droits de justice sur tous ceux qui appartenaient à la congrégation. Ils pouvaient battre une monnaie ayant cours au Palais, leur juridiction s'étendait à d'autres villes. Ils avaient comme presque toutes les corporations d'alors leur roi,¹⁷⁾ qui fut assez puissant pour mettre 6000 soldats à la disposition de François Ier.¹⁸⁾

¹⁵⁾ Voy. le *Traité de la Police*, par Delamare, I, p. 472.

¹⁶⁾ Bazoche: du latin *basilica*. Le premier usage que les Romains aient fait du terme *basilica* a été pour désigner les auditoires spacieux où les préteurs administraient la justice. Les clercs, nom qui revient à celui d'étudiants, se servirent du nom parcequ'ils s'assemblaient dans la grande salle du Palais. — Pour avoir sur la Bazoche des documents complets et officiels, il faut lire le recueil intitulé: *Statuts, ordonnances, réglemens, antiquités, prérogatives et prééminence du royaume de la Bazoche*. Paris 1586. (anonyme.)

¹⁷⁾ Voyez sur cet usage: *Journal des Savants*, septembre 1816. p. 546.

¹⁸⁾ En 1547 il y eut quelque révolte en Guienne occasionnée par des impôts qu'on avait été obligé de mettre sur cette province. Le roi accepta les services du roi de la B. et les Bazochiens aidèrent beaucoup à remettre le calme. François en revanche leur fit don «d'un lieu de promenade, contenant cent arpens de pré, qu'on appelait le Pré de la Seine et qu'on nomma depuis le Pré au Clercs. A ce don il ajouta la permission de faire couper dans l'une de ses forêts deux arbres, pour en élever un dans la cour du palais.» L'ancien May fut abattu et le nouveau de la forêt de Bondy fut élevé le premier mai. Parfait, II. p. 87—88.

Ce roi avait sous ses ordres un chancelier, un grand référendaire, un grand audancier, un aumônier, etc. Comme ils paraissaient en public dans certaines occasions avec un grand appareil, l'envie les prit, lorsqu'ils eurent été témoins du succès des mystères, d'ajouter à leurs processions de véritables drames; mais arrêtés par le privilège exclusif des Confrères de la Passion, ils furent obligés de chercher une autre route. La morale parut un fond inépuisable à leur dessein, ils personnifièrent les vertus et les vices; ce qui fit donner aux pièces dressées sur ce plan le titre de *Moralité*.¹⁹⁾ Le nouveau genre de spectacles fut estimé beaucoup supérieur à celui des mystères.²⁰⁾ Cependant le succès des moralités fut peu considérable en le

¹⁹⁾ Les clercs de la Bazoche ne jouaient ordinairement que trois fois l'année. La première fois, le jeudi qui précédait, ou qui suivait la Fête des Rois; la seconde, le jour de la cérémonie du May dans la cour du palais; et la troisième quelque temps après la montre générale qui eut lieu une fois l'année, vers la fin du mois de juin, ou au commencement de juillet, cérémonie dans laquelle tous les clercs passèrent en revue devant leur roi. (Parfait. II. p. 93.) Cette fête fut supprimée par Henry III. Mais lorsqu'il se faisait des rejoüissances publiques à Paris, comme aux entrées des rois et des reines de France etc., la troupe des Bazochiens prenait part à ces événements et donnait le divertissement de son spectacle.

²⁰⁾ Tout contribuait aux applaudissements que recevaient les clercs de la Bazoche, ils étaient auteurs et acteurs. Ajoutez que ces derniers, qui sans doute avaient plus d'éducation que ceux qui représentaient les mystères, mettaient plus d'art et de convenance dans leur déclamation et leurs jeux de théâtre. — Les moralités peuvent comme les mystères se diviser en trois classes. La première est celle des moralités tirées de l'ancien et du nouveau Testament, celles-ci étaient de vrais mystères abrégés; d'ailleurs, c'était le plus souvent le même plan, les mêmes idées, le même style. Telles sont: la moralité de l'Assomption par Jean Parmentier, celle des trois Rois par Jean d'Abundance, celle de la Vendition de Joseph etc. Les mystères de la Reine de Navarre, qui excella dans ce genre, la Nativité, l'Adoration des Rois, les Innocents, ne sont autre chose que des moralités. La seconde classe est beaucoup plus nombreuse. On peut y ranger toutes les pièces allégoriques, tirées soit des idées religieuses, soit des idées politiques. La moralité enfanta mille monstres indéfinissables, mille compositions bizarres qui torturent l'esprit sans jamais parler au cœur. Un des plus célèbres écrivains de ce genre est Jean Molinet qui fit les moralités intitulées: le Rond et le Carré et les Vigiles des morts. Il y eut une foule de pièces de cette espèce: Bien avisé et mal avisé, Bonne fin et male fin, La querelle de peu et de moins contre trop et prou (beaucoup). Quelques fois les moralités étaient de simples paraboles historiées à personnages dans un but moral, l'Enfant prodigue, le Mauvais riche, le Ladre, l'Aveugle et le Boiteux d'André De La Vigne. Enfin, la troisième classe des moralités comprend celles qui développent, dans une action dramatique, quelque conte populaire, quelque tradition locale. Telles sont: Le chevalier qui donne sa femme au diable; L'enfant de perdition qui tua son père, pendit sa mère et enfin se désespéra. Voici le titre complet d'une moralité: Moralité nouvelle des Enfants de Maintenant. Qui sont des escoliers de Jabien, qui leur monstre à jouer aux cartes et aux dez et entretenir luxures, dont l'ung vient à Honte, et de Honte à Désespoir, et de Désespoir au gibet de Perdition, et l'autre se convertist à bien faire. (Viолет le Duc, III.) — Quant à la division des genres de drames, nous avons adopté celle de Mr. Baron, qui, quoique exacte en général, n'est cependant pas

comparant à celui des Farces,²¹⁾ qui parurent ensuite et dont l'invention est due également aux poètes bazochiens. Ces pièces n'étaient pas sans mérite; elles ridiculisaient d'une façon vive et plaisante, des vices qui ne sont que trop répandus dans le monde; tels que l'avarice, la fourberie, la débauche etc. Mais ce fond excellent qui caractérise la bonne comédie fut gâté dès qu'il fut découvert; la sale équivoque, la satire grossière et personnelle prirent la place de la fine raillerie. Il y en a beaucoup qui n'ont rien de remarquable que leur indécence, mais quelques-unes portent en elles le caractère national de bon sens comique et naïf.²²⁾ Telles sont les vieilles farces des deux Savetiers, de la Cornette, de la Pipée et du Munyer de qui le diable emporte l'âme en enfer, par André De La Vigne; telles sont le Nouveau Patelin,²³⁾ le Testament de Patelin,²⁴⁾ telle est surtout celle de l'Avocat Patelin,²⁵⁾ cette véritable comédie, ce chef d'œuvre qui offre des peintures de caractère d'une vérité parfaite et qui est devenue populaire à tel point qu'elle a laissé dans la langue des empreintes ineffaçables. Les farces que la Bazoche représenta pendant un certain temps, ne satyrisèrent que des tours de jeunesse de quelques clercs de la société, ou des gens d'un caractère méprisable; mais peu à peu des personnes d'un état plus relevé furent désignées et même nommées. Ce chemin une fois tracé, il ne fut plus de rang ni de naissance à l'abri des médisances répandues dans ces pièces. De plus, les Bazochiens joignirent aux représentations des farces, celles des Soties ou Sottises, que le prince des Sots et ses sujets les Enfants-sans-Souci, joyeuse confrérie de jeunes Parisiens, pour la plupart cadets de bonne famille, jouaient sur des échafauds en place publique.²⁶⁾ Leur verve moqueuse ne respectait rien: politique, religion, vie publique

rigoureuse. Souvent une moralité a pris le nom de mystère, et d'autre part, sotie, farce et moralité se confondent encore plus fréquemment. voy. Ebert. p. 33 ff.

- 21) Du Verdier dans sa bibliothèque française, Lyon 1584, dit que de son temps il était difficile de donner un catalogue des farces, dont le nombre était d'autant plus grand qu'une infinité de personnes s'étaient mêlées d'en composer. Il y avait des farces joyeuses, histrioniques fabuleuses, enfarinées, morales, récréatives, badines etc. etc.:

Or bref, quant il entroit dans la salle
Avec une chemise sale
Le front, la joue et la narine,
Toute couverte de farine etc.

Marot, Epitaphe de Jean de Serre. Parfait II, 276.

- 22) Les farces devaient être courtes: «Or n'a farce qu'un acte de comédie et la plus courte est estimée la meilleure, afin d'éviter l'ennui, qu'une prolixité et longueur apporteroient aux spectateurs.» Car comme dit Gratian du Pont, en son Art de rhétorique, quand farces ou sotties passent 500 vers c'est trop. Du Verdier, p. 127.
- 23) Dr. E. Muret: Le nouveau Patelin. Jahresbericht der Luisenschule. Berlin, 1865.
- 24) Dr. E. Muret: Le Testament de Patelin. Herrig's Archiv, XXXIX. p. 49.
- 25) Dr. Staehle: La Farce de Patelin. Jahresbericht der Realschule zu Aschersleben. 1862.
- 26) Le prince des Sots donna la permission aux clercs de la Bazoche de jouer des soties, et en échange il reçut de ces derniers celle de représenter les farces. La confrérie des

ou privée, ils s'attaquaient à tout. Le royaume du prince des Sots, comme on l'a fort bien dit, n'était autre que le genre humain tout entier. «La sotie paraît, dès son origine, toute brillante de cet esprit vif et mordant qui anima ensuite le conte philosophique et le pamphlet politique, Voltaire et Paul Louis Courier.»²⁷⁾ — Baron, p. 122.

Le règne de Louis XII est plein d'époques brillantes pour les Enfants-sans-Souci. Ce prince favorisa et honora souvent de sa présence les pièces qu'ils représentèrent; mais la licence un peu outrée, et les traits hardis que sa politique leur avait permis, causèrent la suppression, et François I^{er} commença par retrancher leur liberté qui n'épargnait pas les princes, les têtes couronnées et que son prédécesseur avait autorisée ouvertement; les sottises eurent le sort des autres pièces de théâtre.

Revenons à la Bazoche. Charles VI étant mort en 1422, Charles VII lui succéda. La paix qui suivit ses exploits contre les Anglais donna les moyens de réprimer entre autres les abus du théâtre qui s'étaient introduits pendant les troubles passés. Le Parlement en accordant aux Clercs de la Bazoche la permission de continuer les jeux de farces et de soties, leur enjoignit d'en retrancher les termes contraires à la pureté des mœurs, et tout ce qui pouvait offenser, ou préjudicier à la réputation de qui que ce fût. Ces défenses n'ayant pas été observées aussi exactement qu'elles auraient dû l'être, on les renouvela et on y ajouta qu'à l'avenir les Bazochiens ne représenteraient leurs pièces qu'après en avoir obtenu l'ordre du Parlement. En 1442 les clercs de la Bazoche ayant représenté leurs jeux, malgré la défense qui leur en avait été faite, le Parlement, pour punir cette désobéissance, rendit, le 14 août de la même année, un arrêt qui condamna les acteurs à quelques jours de prison, au pain et à l'eau. Le 12 mai 1473 le Parlement en prononça un autre dont le motif était tout contraire; puisqu'il ordonnait à la Bazoche l'exécution de ses jeux et à ne se départir de cet usage que par une permission expresse de la Cour. On ignore les causes qui firent intredire à la Bazoche la continuation de son spectacle, mais on trouve un arrêt du Parlement en date du 15 mai 1476 qui défend à tous les clercs non seulement de représenter des jeux de farces, sottises et moralités, mais même d'en demander la permission. Néanmoins la Bazoche la demanda, et le Parlement

Enfants-sans Souci naquit vers 1380 où la fièvre de divertissements et de plaisirs affola tous les esprits à l'avènement de Charles VI, qui accorda au prince des Sots des patentes qui confirmèrent le titre qu'il avait reçu de ses camarades. Dans le courant du temps la société devint le refuge de tous les sainéants et libertins de la ville. Parfait, II. p. 198.

²⁷⁾ Tantôt elles s'attaquaient à un abus particulier: c'est ainsi que le médecin Nicole de Chesnaye donna en 1511, sous le nom de moralité, une sotie intitulée: Condamnation des banquets. Tantôt elle généralisait ses critiques et les étendait à la société tout entière, comme dans la sotie de l'ancien Monde. Parmi les soties politiques on distingua celle du nouveau Monde, de l'Homme obstiné, que Louis XII employa pour agir sur l'opinion dans ses querelles avec le pape Jules II, et surtout celle du Jeu du Prince des Sots et Mère sottie joué aux halles de Paris par Pierre Gringoire. Voy. Dr. Wittich: Ueber die mittelalterlichen Schauspiele Frankreichs. Jahresbericht über das Karl Friedrichs Gymnasium zu Eisenach 1861.

réitera les défenses, «sous peine, aux contrevenants, d'être battus de verges par les carrefours de Paris, et bannis du royaume.» Cette suspension s'étendit jusqu'à la fin du règne de Charles VIII qui mourut en 1497.²⁸⁾

Louis XII qui lui succéda rétablit tous les théâtres et les libertés dont elles avaient joui avant les règnes de Louis XI et de Charles VIII et par une raison particulière, il permit aux poètes de reprendre dans leurs pièces les vices et les défauts de toutes les personnes de son royaume sans aucune exception.²⁹⁾ Les Bazochiens ne furent pas les derniers à éprouver les bontés de Louis XII, qui entre autres grâces leur accorda la permission de dresser leur théâtre toutes les fois qu'ils joueraient, sur la Table de Marbre qui existait alors dans la grande salle du Palais et qui fut détruite par l'incendie qui y arriva le 5 mars 1618.³⁰⁾ Avant cette permission ils n'avaient point eu de lieu fixe pour leurs représentations, elles se passaient tantôt au Palais, tantôt au Chatelet et quelquefois dans des maisons particulières. En 1514 mourut Louis XII et François I^{er} monta sur le trône. Les Bazochiens représentèrent dans cette occasion une farce et exécutèrent des danses, dont le roi fut très-satisfait. Flattés d'un si heureux succès, ils se préparèrent à donner de nouveaux jeux, mais l'exécution en fut arrêtée par le Parlement, attendu que le deuil du feu roi n'était pas encore expiré. Cette opposition dérangeait les projets de la troupe: pour la faire lever, elle s'adressa à François I^{er} et lui présenta l'épître suivant que Clément Marot³¹⁾ avait composée

Pour implorer vostre digne puissance
Devers vous, Syre, en toute obéissance,
Bazochiens à ce coup sont venuz,
Vous supplier d'ouïr par le menuz,
Ses poincts et traits de nostre Comédie
Et s'il y a rien qui pique ou mesdie,
A vostre gré l'aigreur adoucironz;
Mais à quel Juge est-ce que nous irons,
Si n'est à Vous? qui de toute Science
Avez certaine et vraye expérience

Et qui tout seul d'autorité pouvez
Nous dire, Eufans, je veux que vous jouiez.
O Syre, donc, plaise Vous nous permettre
Sur le Théâtre, à ce coup cy, nous mettre
En conservant nos libertez et droitz
Comme jadis firent les autres Roys.
Si vous tiendra pour Pere la Bazoche
Qui ose bien vous dire sans reproche,
Que de tant plus ton Regne fleurira
Vostre Paris tant plus resplendira. —

²⁸⁾ Voy. Parfait, II p. 102.

²⁹⁾ Le bon roi Louis XII se plaignait que de son temps personne ne lui voulait dire la vérité, ce qui était cause qu'il ne pouvait savoir comment son royaume était gouverné. «Pour que la vérité pût parvenir jusqu'à lui, il permit les théâtres libres et voulut que sur iceux l'on jouât librement les abus qui se commettoient, tant en sa cour, comme en son royaume: pensant par là apprendre et savoir beaucoup de choses, lesquelles autrement il luy était impossible d'entendre.» Guillaume Bouchet, 13^e sérée.

³⁰⁾ C'est la tradition ordinaire, mais on ne connaît pas l'acte sur lequel elle repose. Comparez note 31. Peut-être Louis XII n'a-t-il fait que rendre aux Bazochiens l'exercice d'un droit dont ses prédécesseurs les avaient privés.

³¹⁾ né à Cahors en 1495, était lié avec les Enfants-sans-Souci et joua souvent dans leurs pièces. Il les quitta en 1515, il mourut à Turin en 1544.

Cette épître fut très-favorablement reçue; le roi de même que le Parlement eut égard à la demande des Bazochiens et leur ordonna pour différentes fois de considérables sommes pour leurs représentations. Le soin que prenait le Parlement de ne rien laisser passer dans les pièces qui pût offenser la réputation et les mœurs, engagea les acteurs à mettre des masques qui représentaient les traits du visage des personnes qu'on désignait, et quelques fois on ajoutait des écriteaux pour donner le véritable sens à plusieurs discours obscurs répandus dans les farces, et qui étaient justement les endroits cyniques. Pour arrêter ces nouveaux abus, le parlement défendit par arrêt du 20 mai 1536 «de faire monstrations de spectacle, ne écriteaux taxans, ou notans quelques personnes que ce soit, sur peine de prison et de bannissement». ³²⁾ L'obéissance que la Bazoche marqua aux ordres qu'elle avait reçus, fut cause que le Parlement en 1538 lui permit «de jouer en la manière accoutumée, avec ordre pour l'avenir, de remettre à la cour les manuscrits de leurs pièces quinze jours avant la représentation.» ³³⁾ En 1540 on leur défendit de jouer leurs jeux sous peine de la hart. Une maladie qui se répandit à Paris en 1545 et qui y fit beaucoup de progrès, obligea le Parlement à refuser aux Bazochiens la permission de représenter leurs jeux. — Ce genre de poésie ne périt pas avec les drames contemporains, il ne fit que se modifier pour reparaître, plus élevé et plus brillant, et produire dans la suite Molière et Beaumarchais. Baron, p. 124. —

Ce fut en vain que, depuis l'établissement des Clercs de la Bazoche et des Enfants-sans-Souci (voy. p. 9), les Confrères de la Passion essayèrent de faire concurrence à leurs redoutables rivaux; ils furent forcés, pour satisfaire le public, de mêler à leurs dévôts spectacles des scènes tirées de sujets profanes et burlesques. Ils les nommèrent «jeux de pois pilés.» ³⁴⁾ Mais trop pieux pour représenter eux-mêmes ces pièces ils signèrent avec les Enfants-sans-Souci un traité d'alliance, par lequel ces derniers devaient exploiter de concert avec eux et sur la même scène les trois

³²⁾ Voy. Parfait, II. p. 110.

³³⁾ Arrêt de mercredi, le 23 janvier 1538: «Après avoir vu par la Cour le Cry ou le Jeu présenté à icelle, par les receveurs de la Bazoche, pour jouer Jeudy prochain, ladite Cour a permis audicts Receveurs iceluy Cry ou Jeu faire jouer à la Table de Marbre en la manière accoustumée, ainsi qu'il est à present; hormis les choses rayées; leur a faire deffenses, sous peine de prison et de punition corporelle, de faire jouer autre chose que ce qui est hormis lesdictes choses rayées: Et pour l'advenir à ce que lesdicts Receveurs ou leurs successeurs ne se mettent en frais frustratoirement, Laditte Cour leur a inhibé et défendu faire aucun Cry ou Jeu, que premièrement ils n'ayent la permission de ce faire de ladite Cour; et a cette fin baillée quinze jours auparavant leur Requeste à ladite Cour.» Parfait, II. 110. — Souvent, il est vrai, les auteurs et les acteurs refusaient de s'astreindre à cette servitude, et bien des farces échappaient à l'examen des censeurs, qui ne les eussent point autorisées. Le lieutenant civil, dans son règlement du 12 novembre 1609, renouvela la défense de représenter «aucunes comédies ou farces qu'ils (les comédiens) ne les aient communiquées au procureur du roy, et que leur rôle ou registre ne soit de nous signé.»

³⁴⁾ Voy. Jacob, p. 157, Note 3.

genres dramatiques, qui se partageaient le domaine encore restreint de l'art théâtral.³⁵⁾ Ceux-ci s'en acquittèrent avec applaudissement.³⁶⁾

On peut affirmer avec certitude que jamais les femmes n'ont figuré dans les mystères, elles ne commencèrent à se produire sur la scène et à s'y montrer sans masque, que pendant le règne de Henri III, qui avait appelé une troupe italienne de Venise à Paris, ou celui de Henri IV, où une troupe espagnole y arriva. Leur présence sur la scène fut regardée comme une odieuse prostitution de ~~la~~ ^{leur} sexe, et elles furent vues de si mauvais œil par le public, qui les tolérait à peine dans leurs rôles, que ces rôles ne leur revenaient pas de droit et que les comédiens les leur disputaient souvent. Il ne faut donc pas attribuer l'interdiction de ce genre de spectacle à un scandale que leur présence aurait causé. Après avoir reçu en 1518 par François I^{er} des lettres patentes, par lesquelles il confirmait tous les privilèges qui leur avaient été accordés par Charles VI, ils continuèrent leurs représentations jusqu'en 1539 que le Parlement commença par rendre l'hôpital de la Trinité à son ancienne destination, et par en faire sortir les Confrères de la Passion, qui transportèrent le siège de leur confrérie dans l'église des Jacobins, et leur jeu à l'hôtel de Flandre. Le théâtre fut installé à grands frais dans ce grand hôtel, mais, après les premières représentations d'un nouveau mystère, celui de l'Ancien Testament, joué à la fin de l'année 1541, le Parlement ordonna la fermeture du théâtre.³⁷⁾

Les confrères de la Passion firent valoir leurs privilèges; ils adressèrent une requête au Parlement et une supplique au roi, en exposant que de temps im-

³⁵⁾ Voy. Magnin, *Journal des Savants*. 1856. p. 38.

³⁶⁾ Le théâtre s'était bien éloigné du but de son institution lorsque les sermonneurs du XVI^{ème} siècle accusèrent la vie déréglée des comédiens. Les théologiens, dans leurs écrits dogmatiques, déclarèrent hautement qu'on ne pouvait, sans enfreindre les lois canoniques, donner le sacrement de l'Eucharistie aux histrions, qui étaient toujours en état de péché mortel. voy. *Discours sur la comédie, ou Traité historique et dogmatique des jeux de théâtre*, par le P. Pierre Lebrun. Paris, veuve Delaulne 1731, p. 202. Les statuts de l'Université de Paris ordonnaient que les comédiens fussent relégués au delà des ponts et ne vissent jamais loger dans le quartier des écoles, tant leurs jeux scéniques étaient réputés dangereux pour la morale (*Ludi . . . quibus lascivia, petulantia, procacitas excitetur*, stat. 29 et 35). Mais cependant on n'appliquait jamais d'une manière générale et rigoureuse la doctrine de l'Eglise contre les comédiens qui étaient enterrés en terre sainte, lors même qu'ils venaient à mourir subitement sur le théâtre, les sépultures et les épitaphes de quelques-uns d'entre eux se voyaient encore, au dix-septième siècle, dans différentes églises de Paris.

³⁷⁾ Les motifs exprimés dans l'arrêt, étaient: 1^o que pour réjouir le peuple, on mêle ordinairement à ces sortes de jeux des farces ou comédies dérisoires, qui sont choses défendues par les saints canons; 2^o que les acteurs de ces pièces jouant pour le gain, ils devoient passer pour histrions, jocolateurs ou bateleurs; 3^o que les assemblées de ces jeux donnoient lieu à des parties ou assignations d'adultère et de fornication; 4^o que cela fait dépenser de l'argent mal à propos aux bourgeois et aux artisans de la ville. (Voy. Lebrun p. 214.)

mémorial ils faisaient jouer leurs mystères, «à l'édification du commun populaire, sans offense générale ni particulière.» Le roi donna des ordres, et le Parlement revint sur sa décision par un arrêt en date du 27 janvier 1541. La Cour, suivant les lettres patentes du roi qui permettait à Charles Leroyer et consorts, maîtres et entrepreneurs du jeu et mystère de l'Ancien Testament, de faire représenter ce mystère, leur accorda la même permission: «à la charge d'en user bien et dûment, sans y user d'aucunes fraudes ny interpoler choses profanes, lascives et ridicules etc.»³⁸⁾ Tout à coup le roi ordonna la démolition de l'hôtel de Flandre, et les Confrères de la Passion se trouvèrent encore une fois sans asile: on voulait probablement les contraindre à supprimer eux-mêmes leur confrérie. Ils achetèrent le vieil hôtel de Bourgogne et ils y firent construire un nouveau théâtre; mais, lorsqu'ils s'apprêtaient à reprendre le cours de leurs représentations, le Parlement, auquel ils demandaient la confirmation de leurs privilèges, leur défendit expressément, par arrêt du 17 novembre 1548, «de jouer le mystère de la Passion de Nostre Sauveur, ne autres Mystères sacrés; sous peine d'amende arbitraire»; mais il leur permit «de pouvoir jouer autres Mystères profanes, honnêtes et licites, sans offenser ou injurier autres personnes». Par le même arrêt il défendit «à tous autres de jouer ou représenter d'oresnavant aucuns Jeux ou Mystères; tant en la Ville, Faubourg que Banlieue de Paris, sinon sous le nom de ladicté Confrairie, et au profit d'icelle etc.»³⁹⁾

Les mystères avaient fait leur temps. Depuis la suppression du spectacle des mystères, le théâtre au lieu de s'épurer s'abandonnait à la licence, bien digne de justifier les plaintes amères des ennemis.⁴⁰⁾ En revanche, la répression était très-sévère; on emprisonnait alors, sans forme de procès, les comédiens qui s'étaient permis la moindre atteinte au respect des personnes et au secret de la vie privée.

³⁸⁾ Voy. Revue rétrospective, IV. p. 341, citée par Ebert. p. 72.

³⁹⁾ Voy. Parfait, II. p. 3 et 4.

⁴⁰⁾ Voici en quels termes un zélé catholique le dénonçait, en 1588, à l'horreur des bons citoyens et au châtement des magistrats, dans ses Remonstrances très-humbles au roy de France et de Pologne Henry troisiésme de ce nom, sur les désordres et misères du royaume. «En ce cloaque et maison de Sathan, nommée l'hostel de Bourgogne, dont les acteurs se disent abusivement confrères de la passion de Jésus-Christ se donnent mille assignations scandaleuses, au préjudice de l'honnesteté et pudicité des femmes et à la ruine des familles des pauvres artisans, desquels la salle basse (le parterre) est tout pleine, et lesquels, plus de deux heures avant le jeu, passent leur temps en devis impudiques, jeux de cartes et de dez, en gourmandise, en ivrognerie, tout publiquement, d'où viennent plusieurs querelles et batteries . . . Sur l'eschafaud (le théâtre), l'on y dresse des autels chargés de croix et d'ornements ecclésiastiques; l'on y représente des prestres revestus de surplis; mesme aux farces impudiques, pour faire mariage de risées, l'on y lit le texte de l'Évangile en chants ecclésiastiques, pour, par occasion, y rencontrer un mot à plaisir, qui sert au jeu: et, au surplus, il n'y a farce qui ne soit orde, sale et vilaine, au scandale de la jeunesse qui y assiste.» Voy. Jacob, L'ancien théâtre en France. Introduction, p. XXIX.

Les associations d'acteurs bourgeois ou artisans se multiplièrent sur tous les points du royaume dans la première moitié du dix-septième siècle, et la débauche se multiplia également, en proportion du nombre des comédiens et des comédiennes, qui vivaient dans le désordre le plus crapuleux. L'hôtel de Bourgogne, où l'on représentait des farces proprement dites jusqu'au milieu du dix-septième siècle, était une succursale de lieux des débauches; en 1635 il fallait défendre aux pages, de porter l'épée au théâtre,⁴¹⁾ et Scarron, dans son roman comique, se plaint que le parterre de la comédie, est le rendez-vous des filous et de toutes les ordures du genre humain. La comédie n'a été en honneur que depuis que le cardinal de Richelieu en a pris soin (vers 1625) et, avant cela, les honnêtes femmes n'y allaient point.

II.

Parmi les farces du XVI^{ème} siècle, la plus célèbre est, comme nous l'avons dit, celle de l'Avocat Patelin, une pièce qui mérite déjà le nom de comédie par la liaison régulière des scènes, par la vérité et l'originalité des caractères et par la vivacité du dialogue.⁴²⁾

En voici le contenu.

La scène s'ouvre par Patelin et Guillemette sa femme. Le premier se plaint du peu de gain qu'il a fait depuis quelque temps dans sa profession d'avocat. Guillemette lui en fait des reproches:

„Je vy que chascun vous vouloit ⁴³⁾
„Avoir, pour gagner sa querelle;
„Maintenant chascun vous appelle
„Par tout advocat dessoubz l'orme.
et „Nous mourons de fine famine;
„Nos robbes sont plus qu'estamine
„Reses, et ne povons sçavoir
„Comment nous en peussions avoir.“

Patelin se défend comme il peut et promet d'avoir du drap pour eux deux.

⁴¹⁾ Voy. Fournel, les contemporains de Molière, I, XXV.

⁴²⁾ «Ne vous souvient-il point de la réponse que fit Virgile à ceux qui lui improposaient l'étude qu'il employait en la lecture d'Ennius, quand il leur dit qu'en ce faisant, il avait appris à tirer l'or d'un fumier? Le semblable m'est advenu naguère, aux champs, où, étant destitué de la compagnie, je trouvay, sans y penser, la farce de maître Pierre Pathelin, que je leu et releu avec tel contentement, que j'oppose maintenant cet eschantillon à toutes les comédies grecques, latines et italiennes.» Pasquier, VIII, chap. LIX.

⁴³⁾ Nous avons suivi le texte de Génin.

„Laissons en paix ceste baverie;
„Je m'en vueil aller à la foire.“

Il quitte donc Guillemette et va voir Guillaume Jouceaulme, drapier. Après les premiers compliments, il entre en matière avec le marchand et donne de grands éloges au père défunt et à la tante de ce dernier:

„Ha! qu'estoit ung homme sçavant!
„Je requier dieu qu'il en ait l'ame,
„De vostre pere. Douce dame!
„Il m'est advis tout clerement,
„Que c'est il de vous proprement.

„Qu'estoit ce ung bon marchand et sage!
„Vous lui ressemblez de visage,
„Par dieu, comme droite peinture!
„Se dieu eut oncq de creature
„Mercy, dieu vray pardon luy face
„A l'ame!“

Le premier fruit de ces compliments est un redoublement de politesse de la part du marchand. Il s'aperçoit un peu tard de ce qu'il n'a pas encore offert de chaise à maître Pierre et l'interrompt en disant:

„Seez-vous, beau sire:
„Il est bien temps de le vous dire;
„Mais je suis ainsi gracieux.“

Après quelques cérémonies, Patelin s'assied, et continuant ses évolutions préparatoires, arrive comme par hasard à toucher une pièce de drap. La transition par laquelle il aborde ce nouveau sujet, nous semble d'un parfait comique. Si tout le monde ressemblait au défunt qu'il regrette:

„On ne tollist pas ne n'emblast
„L'ung à l'autre, comme l'en fait! . . .

„Que ce drap icy est bien fait!
„Qu'est il souef, doux, et traitis!“

C'est au moment où il fait l'éloge de la probité que le fin matois jette la griffe sur son butin:

„Or vraiment j'en suis atrapé,
„Car je n'avoie intention
„Davoir drap, par la passion
„De vostre seigneur, quand je vins

„Escus pour retaire une rente,
„Mais vous en auriez vingt ou trente,
„Je le voy bien, car la couleur
„M'en plaist trestant que c'est douleur.“

Le drapier, enhardi par cette confidence, prodigue les offres de crédit à un homme qui n'en a pas besoin:

„Premierement
„Tout est à vostre commandement,

„Quant que il en y a en la pille;
„Et n'eussiez-vous ne croix ne pille.“

On marchande; le drapier demande vingt-quatre sous de l'aune. Le débat s'échauffe, mais enfin Patelin cède et on mesure six aunes de drap. Patelin laisse au marchand le choix entre l'or ou la monnaie; il l'invite ou plutôt le contraint à venir chez lui, chercher son paiement et son dîner:

„Souffist il se je vous estraine
„D'escus d'or, non pas de monnoye?

„Et si mangerez de mon oye,
„Par Dieu! que ma femme rotist.“

Le vendeur accepte le dîner et ira porter en même temps les six aunes d'étoffe. Ce n'est pas ainsi que l'entend Patelin. Il n'est pas fier: il emporte lui-même le drap et revient chez lui, où il fait part à Guillemette, sa femme, de la façon dont il s'est pris pour tromper le drapier et de la visite qu'ils auront de la part de Joceaulme. La digne épouse du vieux fripon résume à merveille le mérite et l'esprit de cette scène. «C'est,» dit-elle, «la fable du renard et du corbeau.»⁴⁴⁾ Guillaume arrive et demande à voir Pathelin: Guillemette, la femme, fait la désolée et dit que son mari est malade depuis six semaines et qu'il est à l'extrémité. Le drapier ne comprend rien à ce discours et ne saurait se persuader qu'un homme qu'il a vu le matin en bonne santé, soit dans un état si pitoyable. Patelin paraît et feint un délire des plus violents. Il se sert de cinq ou six jargons (v. 612) pour répondre à Guillaume qui lui demande l'argent du drap qu'il a vendu. Enfin ce malheureux drapier est obligé de s'en aller, après avoir vainement demandé le paiement de sa marchandise. En attendant Guillaume est abordé par son berger, nommé Agnelet, qui lui dit, qu'on lui a volé ses meilleures brebis. Guillaume qui sait bien que le berger les a égorgées menace de se plaindre au juge de ces larcins. Agnelet de son côté remet son procès à Patelin qui lui donne le conseil de répondre à toutes les questions du juge par un cri imité de ses moutons:

„Tu ne répondras nullement,

„Fors Bè, pour riens que l'on te die.“

Voici le plus comique de la pièce. Patelin se présente devant le juge pour défendre Agnelet. Guillaume arrive et plaide lui-même sa cause contre son berger. Il aperçoit Patelin: à cette vue il s'embrouille et confond dans son discours les moutons égorgés et volés par Agnelet, avec les six aunes de drap emportées par Patelin. Le juge s'impatiente des interruptions et du galimatias de Guillaume, et lui dit:

„Suz, revenons à ces moutons⁴⁵⁾

„Qu'en fut-il?

le Drappier.

„Il en print six aulnes

„De neuf frans.

le Juge.

„Sommes-nous becjaunes,

„Ou cornads? Où cuidez-vous estre?“

⁴⁴⁾ La Fontaine s'en est souvenu en composant sa fable: le Renard et le Corbeau.

⁴⁵⁾ L'amphibologie du pronom démonstratif et du possessif, ces et ses, a causé cette modification dans la vraie forme du proverbe. «Revenir à ces moutons» (ad istas pecudes) a été entendu «revenir à ses moutons» (ad ^{su}has pecudes); et par une conséquence toute naturelle de cette erreur, on a dit: «Revenons à nos moutons,» tandisqu'il fallait toujours dire: Revenons à ces moutons, aux moutons dont nous parlions tout à l'heure. Du reste Pasquier cite déjà le vers, devenu proverbe dans sa forme actuelle, et toutes les éditions en s'autorisant de cette leçon écrivent «à nos moutons.» Génin, p. 327. Rabelais a employé plusieurs fois ce proverbe: Revenir à ses moutons, Livre I, chap. I et 2; III, chap. 33. —

Patelin triomphe du désordre où se trouve Guillaume, pour faire entendre au juge que ce drapier n'a que de mauvaises raisons à alléguer contre sa partie. Le juge pour éclaircir l'affaire, interroge le berger, qui suivant le conseil de Patelin, ne répond que "Bé." Guillaume veut reprendre son plaidoyer et ne s'explique pas mieux que les fois précédentes.

Le juge le prend pour un visionnaire, renvoie le berger, qui grâce à son bélement a passé pour un idiot, et s'en va. Guillaume au désespoir du jugement, fait de grandes menaces à Patelin et se retire. Patelin reste avec Agnelet et après l'avoir félicité sur le gain de sa cause il lui demande de l'argent. Agnelet, suivant la parole qu'il a donnée à Patelin, ne répond que "Bé" à tout ce que ce dernier lui dit. A la fin Patelin se voyant joué, veut aller chercher un sergent, mais Agnelet, à son tour, dit que ni sergent ni avocat ne le retrouveront; il s'échappe, et plus heureux que son maître, revient sans doute à ses moutons.

Le meilleur de l'intrigue de la farce c'est que le comique y est suivi de la morale, et que cette morale est elle-même extrêmement comique. Le drapier dit:

„Or, n'est-il si fort entendeur,

„Qui ne treuve plus fort vendeur.“

et Patelin:

„Par saint Jehan, tu as bien raison:

„Les oisons mainent les oes paistre.“

Malgré le mérite littéraire et dramatique de cette farce, œuvre capitale de la scène comique avant Molière, le nom de l'auteur, la date de sa composition et le lieu de sa naissance sont restés inconnus. Quant à l'auteur on a cru le retrouver successivement dans Guillaume de Lorris,⁴⁶⁾ dans Pierre Blanchet,⁴⁷⁾ dans Villon,⁴⁸⁾ dans Antoine de la Sale. Enfin on a même supposé un joueur de farce, un bazochien, nommé Pierre Patelin, qui aurait inventé lui-même cette farce où il est représenté

⁴⁶⁾ Cette opinion ne repose que sur une phrase que le comte de Tressan a laissée passer dans l'article Parade, qu'il avait fourni à l'Encyclopédie de Diderot, en 1765. Génin a très-ingénieusement découvert la cause de l'erreur où l'auteur est tombé sur Jean de Meung. Génin, Maistre Pierre Patelin, Introd. p. 5 et 6.

⁴⁷⁾ Cette conjecture de Beauchamps (Recherches sur les théâtres, I, p. 288 de l'édition in-12), qui est devenue l'opinion générale, est absolument inadmissible. Dans une charte de rémission, datée de 1469 avant Pâques et publiée dans la Bibliothèque de l'École des chartes (2^e série, t. IV. p. 219), Génin a signalé le verbe pateliner employé déjà comme une locution usuelle. A cette époque, Pierre Blanchet, né à Poitiers en 1459, n'avait que dix ans. Génin, Introd. p. 15. Jacob, Préface de l'éditeur, 6.

⁴⁸⁾ Cette opinion a été défendue surtout par le libraire Cailleau, qui publia en 1792: "Les ruses, finesses et subtilités de P. l'avocat, ou à trompeur trompeur et demi, comédie mise en vers d'après Brueys, précédée d'une dissertation historique et critique sur l'ancienne farce de P. jouée avec le plus grand succès dans le XV^{ème} siècle, et sur son auteur, que l'on présume être François Villon." (Non représentée.) Cailleau ne se nomme que comme imprimeur de l'ouvrage. Voy. Génin, Introd. p. 8. — Jacob, Préface, p. 5.

comme un fripon dupe à la fin de sa propre ruse;⁴⁹⁾ mais cette conjecture ne s'appuie sur aucun fait, et il faut la reléguer comme tant d'autres dans les espaces imaginaires de l'hypothèse. Génin, le savant éditeur de Patelin, en cherchant l'auteur de la farce s'est arrêté, d'une manière toute particulière, sur trois ouvrages: La Chronique et plaisante histoire du petit Jehan de Saintré; Les Quinze joies de mariaige; le recueil des Cent Nouvelles nouvelles, et ses déductions aboutissent à accroître d'un autre ouvrage anonyme le bagage littéraire d'Antoine de la Sale (1398) et à attacher son nom à la farce de Patelin.⁵⁰⁾ «Dans les trois ouvrages d'Antoine de la Sale»⁵¹⁾ dit-il, «il est impossible de ne pas reconnaître, même au premier coup d'œil, un air de famille et des analogies multipliées avec la farce de Patelin,⁵²⁾ encore le style d'Antoine a-t-il certaines allures, certaines habitudes, qu'il ne peut se laisser confondre à un autre,⁵³⁾ et enfin les tours grammaticaux et la forme de la phrase ne permettent pas plus d'incertitude.»⁵⁴⁾ Celui des trois ouvrages qui a particulièrement exercé la sagacité critique de Génin, c'est la Chronique du petit Jehan de Saintré.⁵⁵⁾ Mais cet ouvrage n'offre point du tout assez d'analogies de forme et de langage, pour ~~pouvoir~~^{pourrait} rapporter les deux ouvrages à un même siècle et à un même auteur. Plusieurs anciens manuscrits nous ont conservé le texte original

⁴⁹⁾ Voy. Génin, Introduction, p. 9. —

⁵⁰⁾ Ibid. p. 9. On peut s'étonner de ce qu'ayant à chercher l'auteur d'un des plus parfaits ouvrages en vers, l'attention de Génin s'est arrêté de préférence sur trois ouvrages, écrits en prose.

⁵¹⁾ Génin se range à l'opinion qui attribue la rédaction du recueil entier des Cent Nouvelles nouvelles à Antoine de la Sale. Des cent nouvelles, quatre-vingt-une sont signées de leurs auteurs; une seule porte le nom de la Sale. Ce n'est pas là ce qu'on peut appeler un ouvrage. Pour lui attribuer la rédaction du tout, on n'a aucun argument de quelque valeur. Voy. Magnin; Journal des Savants, 1856, p. 70 ff.

⁵²⁾ Ibid. p. 30.

⁵³⁾ Ibid. p. 30. Magnin a trouvé quelques-unes des locutions familières, sur lesquelles Génin appuie de préférence, dans les ouvrages d'un poète du milieu du XIV^{ème} siècle, Guillaume de Machault (1330—1370), dont le style offre de frappants rapports avec celui de la farce de Patelin, sans atteindre pourtant au même degré de précision et de vigueur. Journal d. S. p. 77 ff.

⁵⁴⁾ Ibid. p. 30.

⁵⁵⁾ Génin regarde la composition de Patelin comme postérieure à celle du Petit Jehan de Saintré, qui fut achevé en 1459. La Sale aurait donc écrit Patelin à soixante-deux ans; c'est un peu tard pour un début. En effet, Molière avait cinquante-trois ans quand il donna le Malade imaginaire, mais cette pièce n'était pas son coup d'essai. — Le Petit Jehan de Saintré débute par ces mots: «Au tems du roy Jehan de France.» Ce début a frappé Génin, qui fait remonter, comme nous verrons après, la fable de Patelin au règne du roi Jean. Cette coïncidence lui parut décisive. Il lui sembla que la farce et le roman, dont l'action se passe sous le même règne, devaient être sortis de la même plume. La Sale, qui s'est plu de rejeter de cent ans en arrière la fable de son roman, a employé le même procédé en écrivant Patelin? Voy. la réfutation de Magnin, J. d. S. 1856, p. 68.

du roman, et l'éditeur de 1843 s'est appliqué à le produire exactement,⁵⁶⁾ mais là les débris de la langue du XIII^{ème} siècle, qui s'offrent encore dans Patelin, ont totalement disparu. La farce, au contraire, livrée longtemps à la mémoire peu scrupuleuse des comédiens, ne nous est parvenue que dans quelques récents manuscrits ou dans des éditions de la fin du XVI^{ème} siècle, après avoir subi, comme il arrive à toutes les pièces de théâtre, les retouches jugées successivement nécessaires pour la rendre intelligible aux auditeurs. Cette pièce devait donc, à sa naissance renfermer un plus grand nombre de tours anciens qu'elle ne nous en offre aujourd'hui. La comparaison de l'état de la langue, à la fin du XIV^{ème} siècle et dans la seconde moitié du XVI^{ème}, offre un excellent moyen de réfuter la date de la composition, que Génin a fixée. D'après lui, la farce aurait été composée sous le roi Jean en 1356,⁵⁷⁾ mais étant persuadé, d'ailleurs, qu'aucune œuvre dramatique n'a pu être représentée publiquement en France avant l'année 1402, il a tourné ses recherches vers la fin du règne de Charles VII, aux environs de l'année 1460. En effet, on devait s'attendre à le voir chercher la date de la composition et l'auteur de la pièce le plus près possible de cette limite, qui lui paraissait infranchissable. Il n'en a pas été ainsi, cependant Génin a fait intervenir le roi Jean dans la date de la composition primitive de la farce, pour justifier des calculs sur la valeur relative du franc et de l'écu à cette époque.⁵⁸⁾ Magnin, dans son ingénieuse critique, a montré que Génin n'a résolu le problème qu'à moitié, et adopte pour le temps où se passe l'action de Patelin, l'année 1392, comme satisfaisant seule aux trois conditions du problème.⁵⁹⁾

Ce qui est désormais acquis à la critique, c'est qu'il faut chercher l'auteur de Patelin dans les soixante ou quatre-vingts ans qui comprennent les dernières années du XIV^{ème} siècle et les premières du XVI^{ème}, et qu'à ce moment même, il se rencontre un homme très-capable de l'avoir composé, et dont certaines touches semblent faire reconnaître la main: mais voilà tout.

Quant à savoir positivement, en quelle ville de la France la farce a été composée, où l'action théâtrale s'est passée et d'abord représentée, c'est ce que l'étude la plus minutieuse du style et de tous les détails de la pièce n'a pas fait découvrir. Les conjectures, que Génin a faites sur la première question, (Introduction, p. 36 et 37), sont un peu trop hardies; le lieu il l'a placé entre Meaux ou Brie-

⁵⁶⁾ M. Marie Guichard; édition donnée d'après le précieux manuscrit de la Bibliothèque impériale, n^o 7569.

⁵⁷⁾ Littré a touché cette question, à propos de l'année 1356, et il l'a résolue contre cette date. «On n'a, dit-il, qu'à comparer les textes écrits sous le roi Jean avec la farce de Patelin, et l'on demeurera convaincu que ces textes et la farce ne peuvent être contemporains.» Voy. *Revue des deux mondes*, numéro du 15 juillet 1855, p. 369.

⁵⁸⁾ Ibid. p. 18 et 19, v. 229—240, 254—279, 640, 1291—1293, 1326, 1327. — Génin n'a pas porté ses recherches sur la valeur de l'écu d'or à la couronne, v. 1125. Voy. Pasquier, *Recherches*, VII, chap. LXIX.

⁵⁹⁾ Voy. *Journal des Savants*, 1855, p. 726—730.

Comte Robert; car l'auteur anonyme de la farce désigne, dans la folie feinte de son personnage, un abbé d'Ivernaux, qui devait être bien connu de tout l'auditoire devant lequel la pièce était jouée. L'abbaye d'Ivernaux se trouvait justement à une lieue de Brie-Comte-Robert. (Introduction, p. 25 et 26.) Enfin il dit, que la farce ne fut pas représentée pour la première fois à Paris, mais devant des Parisiens, ou des gens du moins à qui Paris était familier. (Introduction p. 27 et 28.) Leris, dans le Dictionnaire portatif historique et littéraire des théâtres, dit que la farce a été représentée à Paris en 1470; les frères Parfait, III. 167, la supposent jouée en 1474. —

X Nous ne sommes pas même sûrs de ce que la matière de Patelin ~~est~~ est originairement française, quoiqu'on en puisse douter à peine. Génin cite comme imitation de la farce le «Hennon» de Reuchlin, et encore possédons-nous une autre pièce le «Luzerner Neujahrsspiel», intitulé: «Der kluge Knecht», qui traite le même sujet. — Reuchlin était venu deux fois en France, la première fois en 1473, comme compagnon du jeune Frédéric, fils du margrave de Bade et depuis évêque d'Utrecht; il étudia à Paris la grammaire sous Jean de la Pierre, la rhétorique sous Robert Gaguin, et le grec sous Grégoire Typhernas. On retrouve Reuchlin élève en droit à Orléans en 1478, et à Poitiers, où il se fit recevoir licencié en 1481. C'est durant ce double séjour en France que R. dut connaître la farce de Patelin; probablement il l'avait vu représenter. — Retourné dans sa patrie, il fit jouer par ses élèves une comédie en vers latins et en cinq actes, le 31 janvier 1497 à Heidelberg, en présence et dans le palais même de Jean Camerarius Dalbourg, évêque de Worms, qui régala les acteurs de bagues et de pièces d'or.⁶⁰⁾ — Voici un aperçu de la comédie de Reuchlin. Un paysan appelé Hennon, furetant dans la crèche de ses bestiaux, a déniché le trésor de sa femme Elsa: une bourse de huit écus! Il s'en empare bien vite et envoie à la ville son valet Dromon lui acheter du drap avec cet argent, tandis que la femme désolée, en compagnie de sa voisine Greta, va consulter le devin Alcabitius pour découvrir le sort de ses pauvres écus. Le fripon de valet achète le drap, mais à crédit; puis il dit à son maître: — Le marchand a voulu vous apporter lui-même le drap que je lui ai payé! De cette façon il garda tout: argent et drap. L'explication ne tarda pas à s'ensuivre: le drapier nomme le valet un voleur, celui-ci se tient pour offensé et cite le maître en justice. Ici commence l'imitation de la pièce française (Acte IV.) Dromon confesse tout à son avocat Petrucius. L'avocat se charge de tirer d'affaire le voleur, à condition d'avoir sa part du larcin: deux écus. Soit. Je dirai que tu as l'oreille dure et que tu es muet; toi, à tout ce qu'on te pourra dire ou demander, ne réponds que ble, ble, ble. Venus au pied du tribunal, la scène se passe comme dans la pièce française: le juge Minos persiste à interroger le prétendu muet, qui pratique fidèlement la leçon de son avocat et se voit acquitté. Au cinquième acte vient naturellement la dernière scène d'Agnelet

⁶⁰⁾ Voy. la lettre de Joh. Bergmann de Olpe, 1. Mai 1498, dans «Gottsched: Nöthiger Vorrath zur Geschichte der deutschen dramatischen Dichtkunst.» II, 144.

et de Patelin. A toutes les réclamations de l'avocat pour arracher les deux écus promis, Dromon ne répond que ble, ble, ble. Le fourbe est dupé par un plus fourbe que lui: Dromon confesse toute l'affaire à son maître et à sa maîtresse, et il épouse leur fille Abra, dont il était amoureux.⁶¹⁾

Dans le «Luzerner Neujahrsspiel»⁶²⁾ la scène commence par une dispute entre Reudi et Greta, sa femme. Celui-ci lui demande de l'argent pour acheter un habit, qu'il veut mettre aux noces de la fille de Ruffli. Il porte un refus, mais en même temps il apprend par son valet la découverte de huit florins, que Greta avait cachés dans l'écurie. Il prend l'argent et envoie le valet lui acheter du drap dans la ville. Celui-ci lui escamote l'argent et le drap, et menacé de la potence de la part de son maître, il le cite devant le tribunal. — Le développement de la catastrophe est presque le même que dans la pièce latine. Les deux parties avec leur avocat viennent au tribunal où le valet, usant de la même ruse, dupe le marchand et l'avocat par la seule réponse de „weiv, weiv“.⁶³⁾ — La comparaison de ces deux pièces avec la farce française montre qu'elles sont trop inférieures à celle-ci pour supposer une pure imitation. Le trait le plus comique, la confusion du drap et des moutons est omis et encore sont-elles plus faibles en fait du dialogue, qui est parfaitement travaillé dans Patelin. C'est ce dernier point qui engage le savant M. Grimm, de proférer l'opinion, que la farce française, quoique contenant les éléments des deux pièces, n'en est pas la source, et que les trois pièces sont puisées dans une source commune, savoir, une «comédia dell arte», malheureusement inconnue. — Il appuie son opinion sur un passage des Mémoires de Goldoni, Paris 1787, II. 192. Goldoni dit que, pour faire revivre la comédie italienne, on avait esquissé des plans, qu'on les avait mis en actes et scènes, sans fixer le dialogue. Ce dialogue, aussi bien que les

61) Nous avons eu sous les yeux l'édition inscrite: »Johannis Reuchlin Phorcensis scenica progymnasmata, hoc est ludicra praeexercitamenta, cum explanatione Jacobi Spiegel Selestani. Caes. Secret., entremêlée d'un commentaire extrêmement volumineux. Le Hennon a été traduit par Hans Sachs, 1531. Ein Comedi mit 10 Personen zu recidiern, doctor Reuchlins im Latein gemacht, der Henno. Hat 5 Actus, voy. H. Sachs, ed. Adelbert von Keller. Tome VII, p. 124—153 (für den literarischen Verein in Stuttgart). H. Laupp, Tübingen, 1873. Une seconde traduction a été faite par George Wagner voy. Grimm, Essays. Hannover 1859 p. 172. — Gervinus, Geschichte der deutschen National-Literatur II, (Leipzig, 1853, p. 339), dit: „der Stoff wurde von M. Gregor Wagner Komödie, wie Untreue ihren eignen Herrn schlägt, Frankfurt a/O. 1547, kunstfertiger ausgeführt“ A. Baron, Histoire abrégée de la littérature I. p. 122, se trompe en disant: Reuchlin traduisit le Patelin en vers latins, avant l'an 1560. —

62) Voy. Mone, Schauspiele des Mittelalters, Tome II. Carlsruhe 1846, p. 378—410. Keller, Fastnachtspiele aus dem XV. Jahrhundert, II, No. 107, p. 820—850, Bibliothek des literarischen Vereins in Stuttgart. Tome XXIX. Stuttgart 1853.

63) Pour le contenu exacte des trois pièces, voy. Grimm, Essays (C. Rümpler, Hannover, 1859), p. 119—123, 130—132. — Dr. Ludwig Geiger, Johann Reuchlin, sein Leben und seine Werke, Leipzig 1871, p. 82—88 a donné le contenu de la farce française et de la pièce latine. —

saillies d'humeur et tout le comique, sur lesquels on s'était mis d'accord avant la représentation, furent abandonnés à l'improvisation des acteurs.⁶⁴⁾

— Une telle scénisation, dit Grimm, prouve avec évidence pourquoi les auteurs allemands n'avaient pas le dialogue à leur disposition. — Par rapport à l'auteur français, il n'en parle pas; il dit seulement, que l'omission du trait le plus comique, la confusion du drap et des moutons montre que les auteurs ont mal copié leurs originaux, ou plutôt ont moins compris que le Français, les données de la scénisation étrangère. — Tout en goûtant cet exposé de génie, nous n'en sommes pas d'accord; nous croyons que la farce Patelin est un produit originaire de la verve et de l'énergique vivacité de l'esprit gaulois, qui a eu pour tous les temps le talent du comique. L'auteur allemand en a pris les éléments, comme nous avons dit plus haut, et sans copier il l'a travaillé avec la profondeur propre à l'Allemand, sans posséder le génie comique du Français.⁶⁵⁾

La farce de Patelin a obtenu les honneurs de la traduction latine en 1512. Alexandre Connibert, juriconsulte allemand, publia en vers iambiques: *Comœdia nova quae Veterator inscribitur alias Pathelinus ex peculiari lingua (Petri Blanchet) in romanum traducta eloquium, cum praefatione Ivonis Morelli.*⁶⁶⁾ Patelin a aussi voyagé en Italie où l'on trouve dans le *Domenichi*, l'histoire d'un berger, qui cité en justice pour fraude, se soustrait à la charge de l'accusation et au paiement de l'honoraire à son avocat, ~~par~~^{se} regardant en l'air et se mettant à siffler.⁶⁷⁾ En 1706 l'Avocat Patelin a été remis en scène par l'abbé de Brueys qui en a fait une œuvre amusante, sans atteindre à la vivacité et au naturel de l'original. Il s'est efforcé d'introduire dans cette farce l'unité d'action et la vraisemblance de détails d'une véritable comédie. C'était méconnaître le caractère de cette charmante bouffonnerie.⁶⁸⁾

⁶⁴⁾ Il serait trop long de traiter en détail la pièce latine et allemande. On trouvera une exposition claire et savante sur les différences de ces deux pièces et encore une recherche sur la conformité des personnes comiques des trois pièces avec les quatre masques de la comédie italienne, conformité qui appuie l'opinion citée ci-dessus, dans l'essai: *Deutsches Theater im siebzehnten Jahrhundert.* — Quant à la date de la rédaction des pièces latine et allemande, voy. Mone p. 374.

⁶⁵⁾ Goedecke, *Grundriss der Deutschen Dichtung*, Hannover 1859, I. p. 304, No. 87, dit: *Das Luzerner Fastnachtspiel ist nur eine Bearbeitung der Scenica progymnasmata des Reuchlin und fällt um das Jahr 1560.* Keller a adopté cette date, voy. *Nachlese zu den Fastnachtsspielen* p. 379 (Bibliothek des literarischen Vereins. Tome LVI. Stuttgart, 1858).

⁶⁶⁾ Parisius, Guillelmus Eustace, 1512, in 12- goth. m. r.; réimprimée par Sim. Colinaeus, 1543, in 8- bas.

⁶⁷⁾ *Domenichi, Facetie, motti e burle*, Venetia, appresso Domenico Farri, 1568, p. 226.

⁶⁸⁾ *Théâtre du XVIII^{ème} siècle*, Paris, Laplace, Sanchez et Cie. Il a ajouté une intrigue entre le fils du drapier et la fille de Patelin d'un côté, entre Angelet et la servante de l'Avocat de l'autre. — Voltaire, *Siècle de Louis XIV, et de Louis XV.* Paris, Bossange. Tome V. p. 205. «L'Avocat Patelin le (l'abbé de Brueys) feront connaître, tant qu'il y aura en France un théâtre.» — Lessing, *Hamburgische Dramaturgie*, 14. Abend.

Les manuscrits de la farce Patelin sont très-rares, on en cite seulement deux complets et des fragments d'un troisième.⁶⁹⁾ «Quant aux éditions on peut croire, dit Jacob, que la farce de Patelin a paru d'abord vers 1486 ou 1488 à Paris et à Lyon.» Il existe plusieurs éditions in -4^o sans date de cette époque, l'une attribuée à Guillaume Leroy, imprimeur de Lyon; l'autre portant le monogramme de Pierre Levet, imprimeur de Paris. L'édition de Pierre de Caron, sans date, est comme Génin l'a prouvé, de 1489. «La première édition réelle de la farce de Patelin, dit Génin, est celle de 1490 par Germain Beneaut. in -4^o goth. avec fig. sur bois; c'est celle qui mérite le plus de confiance». — Ensuite les éditions sans date et avec date se multiplient vite. En 1723 parut l'édition publiée par le libraire Coustelier: La farce de Maistre Pierre Pathelin, à 5 personnages, avec son Testament, à 4 personnages, Paris, ed. in -12; en 1853 Geoffroy-Château⁷⁰⁾ publia: La farce de Maistre Pierre Pathelin, précédée d'un recueil de monuments de l'ancienne langue française, depuis son origine jusqu'à l'an 1500, avec une introduction, Paris; en 1854 F. Génin donna, en un élégant volume: Maistre Pierre Patelin, texte revu sur les manuscrits et les plus anciennes éditions avec une introduction et des notes, Paris, Chamerot, 1854.⁷¹⁾ «Le Patelin ne pouvait mieux rencontrer que M. Génin: un goût exercé de longtemps à savourer les délicatesses de la vieille langue, un esprit qui a toute sorte d'affinités pour le vieil esprit gaulois, une érudition étendue, quelquefois téméraire, mais presque toujours ingénieuse et sachant toujours rendre attrayant ce dont elle parle.» (Littre, Revue des deux mondes, Tome XI, p. 364.)

⁶⁹⁾ Voy. Génin, Préface, p. 38.

⁷⁰⁾ M. Geoffroy-Château a fait l'essai presque toujours judicieux de diviser la farce en scènes et en actes, conforme à nos habitudes modernes. On ne peut qu'approuver cette division: elle sert à éclaircir plusieurs obscurités qu'offre l'action de la pièce; mais il n'en est pas de même des actes: ceux-ci risquent de donner une idée fautive des anciennes farces, qu'on jouait sans aucune interruption. M. Génin a eu raison d'adopter les scènes et de rejeter les actes. (Magnin.)

⁷¹⁾ Voy. Bibliothèque du Théâtre François, depuis son origine; contenant un extrait de tous les ouvrages composés pour ce théâtre, depuis les mystères jusqu'aux pièces de Pierre Corneille etc.; Tome I. p. 56 et 57. Dresde, chez Michel Grœll, Libraire, 1768. — Catalogue des livres de la bibliothèque de feu M. le Duc De La Vallière. Première partie, contenant les manuscrits, les premières éditions etc., par Guillaume de Bure, fils aîné. Tome II, p. 413. Paris chez Guillaume de Bure, fils aîné, libraire, Quai des Augustins, 1783

III.

La Langue.

Versification. *)

Le poème se compose de seize cents vers de huit syllabes à rimes plates. La versification ne suit pas encore les règles fixes et déterminées.

L'hiatus se trouve souvent: Aussi a il leu le grimaire. 19. — Que ung peu; mais je m'ose vanter. 23. — Vostre belle ante mourut elle. 159. — Que me grevera il? 305. Pas maille. — Couste il donques? 369. — Qui fut frere de sa belle ante. 643. — Mais comment parle il proprement Picart? 858. — Luy puisse il, s'il ne t'emprisonne. 1598.¹⁾

Cependant il y a des exemples qui montrent la tendance de l'éviter: Il n'est pas temps que l'en rigole. 529. — Comment est ce que l'en t'appelle? 1137. — Et l'en fera l'en retourner. 1403.

L'élision peut à discrétion se faire ou non: Par nostre dame je y pensoye. 6. — Dont on chante en avocassaige. 7. — Au livre avecques nostre prestre. 25. — A coup qu'el me soit aprouchée. 803.

L'enjambement se trouve: Cecy me fera une belle — Bosse! 312. — Combien-Couste il donques? 369. — C'est le greigneur — Trompeur. 1362.

Relativement à la valeur des syllabes on n'était pas encore aussi rigoureux qu'aujourd'hui; la syllabe muette p. e. pouvait à discrétion compter ou non. La même observation peut se faire au milieu des mots: dans Jehan 646, 1191, 1519 (on trouve aussi Jean 636); hardiement 74; vraiment 107, l'e ne compte pas. — La valeur des diphthongues n'est pas non plus bien fixée. Dans l'ancienne langue la terminaison «oie» était dissyllabe; Patelin vacille entre l'ancien usage, qui se perdait, et l'usage moderne, qui ne la compte que pour une syllabe. Ainsi dans: soient 650; — endoye 697, 705; — doye 779, les finales sont de deux syllabes; mais en somme le nombre de ceux où elles ne valent que pour une l'emporte notablement; p. e. pensoye 6; — disoie 409; — pourroie 753; — pensoye 1505. —

*) Voy. Traité de Versification française par Gustave Weigand. Bromberg, 1871.

¹⁾ L'ancien français recherchait les hiatus, c'est-à-dire la rencontre des voyelles aussi bien dans l'intérieur des mots que d'un mot à l'autre. (voy. Burguy, Grammaire de la Langue d'Oïl. . . Deuxième édition. Tome I, II. — Glossaire étymologique III. Berlin 1869. — I. p. 27. — (Abréviation — B. — dans le texte). Pour les très-anciens textes, on trouve les troisièmes personnes du singulier des verbes écrites avec un t: il at, il aimat, il donet. Quand on quitte ces textes très-anciens et que l'on passe à l'âge immédiatement suivant: on trouve que les t sont tous omis, changement contre l'étymologie qui représentait sans doute la prononciation. Au XVI^{ème} siècle on supprima le t pour l'œil, tout en le conservant pour l'oreille. Peletier, De l'orthographe, liv. I, p. 57: «Souvent nous prononçons des lettres qui ne s'écrivent pas, comme quand nous disons: dine-ti? ira-ti? et escrivons dine-il? ira-il? et seroit chose ridicule si nous les escrivions selon qu'ils se prononcent.» Théodore de Bèze: De francicae linguae recta pronuntiatione, p. 36. «Cette lettre t offre une particularité curieuse: c'est qu'on la prononce là où elle n'est pas écrite. Vous voyez écrit parle il? et vous prononcez en intercalant le t, parle t il? etc. —

Quelques vers sont faux. — Il manque une syllabe dans les vers: S'il convient que je m'applique 41. — A trois leçons et trois pseumes 771. — Dieux! qu'il a dessous son heaume 997. — On pourrait remédier à l'absence d'une syllabe, en lisant: he-au-me, pse-au-mes, tris-syllabe.²⁾ Il y a une syllabe de trop dans les vers: Laissons en paix, ceste baverie 62. — Ses denrées à qui les vouloit 173, (voy. 426, 1056). — Escus? voire, se pourroit-il faire 203.

Tout est à vostre commandement 224. M. Génin dit que vostre se proférait monosyllabe; mais dans Patelin l'e muet, ainsi placé, compte toujours pour la mesure. Ou il faut supprimer «est», ou lire: Tout est à vo commandement; (vo est une forme archaïque pour votre; voy. B. I. 141). — Entre vous riches les poveres hommes 327. — Est il malade, à bon escient? 630. Escient est de trois syllabes, il faudrait donc lire: Est-il malade, à escient? C'est la forme ancienne (voy. B. II. 290).

Ce croy je, courroucé d'autre chose 1052. — Tant fussent elles saines et fortes 1095. — Lisez «el» pour «elles», forme qui est autorisée par l'usage même de notre auteur. voy. 288.

Les vers suivants se corrigeront sans peine. Vous disiez que je parlasse 572. — Vous feriez bien de l'attendre 1226, les formes verbales sont de trois syllabes. — Mot, mais dieu scet qu'il en pense 1234. — Il n'y a ne rime ne raison 1345, voy. vers 165. — De cecy, qui ne le secourroit 1382, (ne le zel, voy. B. I. 134). — Chose qu'il die ne s'entretient 1352, die est dissyllabe. —

Du reste l'auteur s'est efforcé à ne faire que des vers corrects: Encor ne le dis-je pas, pour me vanter 14. — Quel couleor vous semble plus belle? 75. — Se dieu eut oncq de creaturo 126. — N'avous pas honte? 622. — A coup qu'el me soit aprouchée 803. — A'vous mal aux dens, maistre Pierre? 1256. — Qu'onques

mais ne senty tel raige 1258.³⁾ — N'avous honte de tant débattre? 1436.⁴⁾

Par rapport à la rime, les règles quoiqu'en général d'accord avec celles du français moderne, ne sont pas encore si sévères. Dans beaucoup de cas la rime n'existe pas pour la vue, puisqu'on écrivait encore beaucoup de consonnes, qui ne se prononçaient plus comme dans l'ancien français, p. e. piece-despesche, 20; goute-doubte 99; becjaune-aunne 263 etc.

En voici d'autres irrégularités. L'auteur de Patelin fait rimer ensemble: rude-cuide 673, (peut-être prononçait on cude, voy. v. 705,) ceans-phisiiciens 691; paye-voye 341; visage-saige 823. Une autre irrégularité s'excuse par le dialecte parisien, dans lequel on prononça alors «e» et même «eu» devant «r», comme a, (anc. fr. très-souvent aussi lerne), p. e. larmes-fermes 495.

La règle qu'un mot ne peut rimer avec lui-même ou avec son composé, n'est pas toujours suivie dans notre pièce. On trouve p. ex. empiece-piece 219—220, à l'estraîne-se je vous estraine 297—298, pelouse-pelouse 887—888 etc.

Orthographe et Prononciation.

La langue n'est pas tout-à-fait pure, mais elle contient des traces et quelques restes de tous les dialectes de la France, nous tâcherons d'en faire ressortir quelques échantillons:⁵⁾ on y trouve du bourguignon: ai pour a; saige 8, 17, 52. Espaigne 27, suffraige 67, visaige 152, parentaige 411, lignaige 412, gaige 880, saiche 897, Bretaigne 910, langaige-couraige 1482, 1483. — ie pour e (aussi picard): tachié 153, crachié 154, chief 1148, lieve 1222, achieve 1223, chievre 1302. — o pour ou: moe 459, l'oe 460, oes 701, moes 702, je l'oe 1576, l'oe 1577; — ou pour eu et oeu: demouré 397, ouvré 1004, merdoulx 1019. — En fait de dialecte picard, nous trouvons outre la diptong-

²⁾ Voy. E. Littré, Histoire de la langue française II. p. 1—55. Paris 1863.

³⁾ V. 1257, il y a: telle guerre. Il n'y a pas de raison pour faire cette variation, parceque-oui-compte encore dans notre poème pour deux syllabes, dans le vers 548: Ouy. Le mal saint Mathelin.

⁴⁾ Théodore de Bèze, à la fin du XVI^{ème} siècle, autorise encore ces façons de parler par une règle expresse: „Il est d'usage d'employer l'apocope dans certaines locutions: a'vous, xa'vous, pour avez-vous, savez-vous.

⁵⁾ Voy. Burguy I. p. 14 ff.

aison de l'e, le ch pour notre s et c faible; c et qu, pour notre ch: cate 888, vaque 892, mouque 893, Quemin 896, Miquiel 898; chavate 947, chelle 853, cha 886, che 892. — En fait de dialecte normand nous trouvons: e pour oi: vey 602, que je sée 897; berée 898, (cond. de beer, B. III. 29), fés 899; ai pour oi: mains 1463. —

Quant à l'orthographe on y remarque les singularités suivantes: a pour e: paine 2, peinture 125, naige 164, ardant 764, halas 913, nient 955, alaine 1463; — a pour o: achoison 291; — a pour ai: char 1425, et vice versa: gaigera 380, aigneau 1139; — ai pour e: mainent 1586; — e pour a: res 31, mengier 460, dimenche 749; — e pour i: afferme 1180; — e pour o: voujenty 103; — e pour ai: esselle 847; — e pour ei: vielle 353; — e muet à la fin se perd: encor 14, oncq (oncques) 126; — eu pour oi: beura 953; — eu pour ou: labeure 40; — eu pour u: leu 19, pleust 97, preud'homme 172, beu 314 (Part. passé de boire, v. B. II. 124), seurement 1089; — eu et ueu se trouvent sans différence: seur 365, cueur 547; — i pour a: grimaire 18, i pour e: nient 955; — i finale se change en y: amy 88, paroy 155, arroy 156, enchery 243, pery 244, dy 246, oye 697, nuyt 1000, ainsy 1522 etc.; — o pour u: orine 656; — o pour au: porre 329; — o pour ou: forché 145; — ou pour au: pouvre 327; — ou pour o: voulenté 103, aprouchée 803, prouffit 1388; — ou pour u: souef (suave) 181, pelouse 888, fouye 777; — oue pour oi: pilloueres 643, machoueres 644. — Les consonnes: La liquide «l» s'est aplatie en u: maugré 584, maugrebieu 696, mau 894, cependant il se trouve encore dans solz 238, dans vielz 946, il se maintient à côté de «u» par une fausse tendance d'écrire selon l'étymologie: vault 28, hault 55, chault 84, gracieulx 137, temporeulx 138, yeulx 143, faulte 150, doulx 181, aultre 295, fault 641, l'aulne 350, morceaulx 642, mieulx 744, merdoulx 1019; — b et d se maintiennent comme lettres étymologiques: doubte 98; d: advocat 13, advocassorie 47, adjournerie 1028, devoir 1551.

La muette douce, quand elle est finale est remplacée par la forte correspondante, comme dans le provençal, l'ancien français et le moyen-haut-allemand: marchant 97, grant fain 149, ort 746, Picart 859, quant 915, truant 1019, cornart 1170.

La dentale se syncope devant «s»: pars 9, avocas 60, grans 141, dens 429, sons 553, puis 553, debas 558, enfans 806, sacremens 942, entens 1388.

La labiale «p» reste comme lettre étymologique dans: sepmaine 945.

c adouci en i devant t se maintient: atraicte 940; cependant nous trouvons: droite 161, fait 180, traitis 180.

gn pour n: regny 766, 1529.

n pour m: fain 149.

s final se syncope: faisons 232.

z pour s presque toujours après t et l: solz 238, telz 651, motz 799; — la consonne sifflante — s-est remplacée partout par sc dans l'adjectif savant et le verbe savoir, (voir les formes).

h initial se syncope: yver 245, alaine 1463.

~~t initial se syncope: 150, 843.~~
Au lieu de la double consonne nous trouvons la simple: aler 63, goute 97, atrapé 194, aprouchée 803, acouchée 804, attaque 891, estraine 297, nate 946, atenter 991, esbatre 1582; — et vice versa: chapperon 37, drappé 193, eschaf-fauldoie 421, villain 429, affin que 576, affaire 1386, prouffit 1388, drapperie 1456, rigolle 1580, parole 1581; l'orthographe moderne se trouve: paroy 155, parole 1187, envoles 1566.⁶⁾ Le s devant une consonne qui se prononça dans l'ancien français se trouve encore dans notre pièce: chascun 278, mais on ne le prononce plus: p. ex. on rime esbatre-debatre 1582, 83. Notons encore une forme: formage 442, (formaticum). voy. B. III. 169.

Lexicographie et Syntaxe.

L'article déterminant (défini). — Les formes sont celles du français moderne: le defendeur 1231, la santé 104, l'aulne 350, les oisons 1586, du puis 553, de la cave 553, de l'oe 460, des

⁶⁾ Voy. Dr. Otto Knauer: Beiträge zur Kenntniss der französischen Sprache des XIV. Jahrhunderts. Jahrbuch für romanische und englische Literatur, VIII. p. 14 ff.

testes 52, au territoire 15, à la foire 63, à l'estraïne 297, aux dimanches 749, le grimaire 18, la paroisse 53, l'ame 119, les escus 345.

De la contraction du pluriel de l'article et de la préposition «en» se forme es 747, encore moderne, voir: Mætzner, französische Grammatik p. 156.

L'article non-déterminant (indéfini). — ung bonhomme 118, un homme 234, une aulne 93. — ung dans le sens emphatique égal à un seul (unus): «d'une manière et d'ung arroy» v. 156.

L'article partitif. — Se je marchande du drap 67. — Il me disait de grans merveilles 141. — Faire des robes 1006. — Il se trouve après les mots qui expriment une quantité: Que de 555, ung petit de 874, peu de 40, ung peu de 606, six aulnes de 523, trois quartiers de 92; mais il y a aussi des exemples où «de» est supprimé: Il y a plus perte ou plus gaigne 274, assez drap 1006, j'ay assez finance 1116.

Il n'existe pas de règles fixes sur l'usage des articles, ils sont tantôt mis, tantôt omis, ou selon le besoin du vers, ou par suite de licences poétiques.

L'article défini est omis contrairement à l'usage moderne: n'apris à lettre 23, comment se porte marchandise 114, je n'avoie intention 195, drap est cher comme cresse 212, depuis soleil levant 596, Qui fut frere de sa belle ante 843, Dieu vous dont benoiste journée, 1017.

L'article partitif est omis: a prins drap 351, ce sont trudaïnes 472, recevray je pecune 503, d'avoir drap 591, d'eaue rose 606, rondes comme pelotes 638, ce n'est pas viande 700.

L'article défini est mis conformément à l'usage moderne: chanter au livre 25, comment se porte la santé 104, prenez la peine 310, garder la place 514, avoir la voix si tres haute 598, passer le pas 659, tu me refais trop le gail-lard 949, vous soyez le bien venu 1217, mon-seigneur le juge 1246, vous tenez la main haulte 1255, il n'a pas le visage potatif 1521.

L'article est omis conformément à l'usage moderne: avoir faim: envie 149, avoir part 563, avoir honte 622, avoir cure: soin 694, qui ne sonne mot 1233, somme toute 1348.

Le vocatif est précédé de l'article défini: les playes dieu! 891.

Le substantif.

La flexion en est moderne. — Il reste à peine quelque trace des cas qui appartenait à l'ancienne langue. La déclinaison s'éteignit en effet dans le quinzième siècle. Nous avons noté homs 405, qui est homme, au sujet; l'ancien français déclinaït: li homs, le homme; et Patelin dit: Luy qui est ung homs si rebelle? 405. —

Les noms en «eur» avaient dans l'ancien français un sujet singulier en-eres, et un régime singulier en-eor. Nous lisons dans Patelin: Il a mon drap le faulx tromperes! 760. Mais ailleurs: Par mon serment, c'est le greigneur-Trompeur 1361; Ce trompeur là est bien becjaune 349, ce qui est la forme actuelle. Ha! qu'est du fort lierre? 1501.⁷⁾ Dans le vers où Agnelet équivoque sur le terme «mot» et trompe Patelin: Dieux! à vostre mot vrayement 1209, «dieux» n'est pas pluriel, c'est le sujet singulier, écrit anciennement «diex» (forme picarde) ou «dex», prononcé dieux ou deux (Burguy l. 94). Pour former le pluriel on ajoute s, x, z; la plus ordinaire est la forme en s; x est mis dans la plupart des cas, après u précédé de a-e-o; z après d, t, l, f, é, i, u pur. Cependant la règle subit beaucoup de changements.

Ainsi que dans le vieux français le «de» du génitif est souvent omis, surtout quand il s'agit de personnes, p. e. ventre saint-Pierre 271, le mau saint-Garbot 894; dans les imprecations: par le sang bieu 580, (B. II. 403) par le sacrement-Dieu 706, et dans d'autres cas, p. e. fils vostre pere 148, au pié l'abbé 1015. L'existence des cas permettait à l'ancien français de rendre le rapport possessif sans l'emploi de la préposition «de», qui est pour

⁷⁾ Guillaume de Machault dit encore: Si deus d'Amoures qui mes aires-Est. . . (p. 7 et 10 de l'édition de M. Prosper Tarbé.) — Là fu pris li bons roys de France (p. 101). Il conserve même les désinences homs, sujet singulier, et homme, régime; empereres et empereur, bers et baron, aures et seror (aœur). De cet usage il n'existe plus de traces dans le Petit Jehan de Saintré.

nous devenu obligatoire.⁸⁾ Comparez l'expression moderne: l'hôtel Dieu. — Quant au genre, nous citons le mot «mémoire» qui est masculin 687.

Vocabulaire. *)

Abbé 806. — abusion: tromperie, fraude, 1409. — accessoire, f: objet secondaire, 1312. — accident 681. — achoison 291, a pour o, (comp. dame et domina.) — acquet: profit, 1375. — avance 1553. — adjournerie: ajournement, 1028. — avis: avis, 121. — avocat 13, dessoubz l'orme: avocat attendant des causes, qui ne viennent pas, avocat sans causes. voy. Violet le Duc: Ancien théâtre français, II. p. 403: venez vous comparoir sous l'orme. Bruneau en ses Observations et maximes sur les matières criminelles p. 12, va nous donner une idée des avocats sous l'orme en nous disant ce qu'étaient les magistrats qui y présidaient: «Juges guesrez sous l'orme, dit-il, qui n'ont point d'auditoire certain pour y rendre la justice: le carrefour ou la place du milieu du village est leur salle d'audience, un vieux chêne, resté du déluge sert de lambris, de parapluie et d'ombrelle, avec un gazon pour siège. Le chêne de saint Louis à Vincennes était un de ces arbres de la justice accessible à tous, l'orme de Saint Gervais, à Paris, l'avait aussi abritée. Saint-Cloud avait son orme de prétoire. L'assignation devant un pareil tribunal, n'était guère que dérisoire. Aussi, pour dire: Attendez-moi, où je n'irai pas; disait-on: «attendez-moi sous l'orme».

Aux villages on plante un orme devant l'église dans le carrefour, d'où sont venues ces phrases proverbiales: danser sous l'orme, juger de dessous l'orme, ou sous l'orme. F. — M. De la Mésangère: Dictionnaire des proverbes français p. 448: C'était sous un gros arbre planté devant la porte du manoir seigneurial, que les juges de village tenaient autrefois leurs assises; on appelait ces séances les plaids de la porte, et comme l'arbre était presque toujours un orme, on disait à un homme que l'on menaçait d'assigner et de traduire en justice, attendez-moi sous l'orme. — advocasserie 47. — affaire 1083, affaire 1386. — aide 826. — aigneau 1139. — alaine (halare) 1463. — aloué: homme à gages, 1250. — ame 119, 128. — amy 69, 418. — amye 816. — amour 541. — an 346. — année 833. — angoisse 571. — ante, tante (amita) 159, 843. — appointment (appunctare): arrangement, accommodement, 464; Règlement ou jugement interlocutoire, qui établit la contestation des parties, où l'on rédige leurs qualités et les conclusions de leurs demandes écrites et produites sur lesquelles les juges doivent prononcer. B. — apostre 109. — argent 317, 463. — arroy: ordre, 156 (desarroy: désordre). — attente 1229. — auditoire: séance 16. Lieu où les juges inférieurs et subalternes donnent audience. Les juges doivent avoir un auditoire honorable, et certain, et situé dans l'étendue de leur Jurisdiction. Il ne leur est point permis d'emprunter un auditoire hors de leur territoire (Gerichtsbezirk) F. — asne 912. — assomage 1042. — aulne 90 (goth. aleins,

⁸⁾ Guillaume de Machault connaissait encore et employait assez fréquemment cette manière d'exprimer le génitif: Li bons filz l'empereur Henri (le confort d'ami, p. 115). — Qui doit plourer l'ame sa mère, ibidem, p. 110. Cet ancien idiotisme est tout-à-fait banni du roman d'Antoine de la Sale, sauf dans quelques phrases faites, composées avec les mots Dieu, Notre-Dame, les noms de saints, et quelquefois les simples noms propres.

*) Abréviations.

- B. Bescherelle, Dictionnaire national. 2 vol. Paris 1858.
- C. Chevallet, Origine et formation de la langue française. 3 vol. Paris 1853-1857.
- D. Diez, Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen. I-II. Bonn 1862.
- D. C. Du Cange, Glossarium ad scriptores mediae et infimae Latinitatis, auctore Carolo du Fresne, domino du Cange. Paris 1768.
- F. Furetière, Dictionnaire universel, édit. Basnage de Beauval. Rotterdam 1708.
- M. Mätzner, Französische Grammatik. Berlin 1856.
- R. Roquefort, Glossaire de la langue romane. . . par J. B. B. Roquefort. Paris 1808. II vol. Supplément. Paris, 1820.
- S. Scheler, Dictionnaire d'étymologie française. Bruxelles 1862.

selon Grimm II. 559, de ulm. voy. D. I. 17.) — avance: avantage, 1117. — aventure 360, 980. — avision: vision 999. — avocassaige 7. Babouin: 430, (La Fontaine, Fable I. 19. C. Marot. Ep. p. 141). — bachelier 171. — bailleur 810, 1589. — baluerne 810. — bas: Je sçay mieux où le bas m'en blesse 1351. — barat: 1423, duperie, embuche, du breton — barad: trahison, ruse, voy. D. I. 52, B. III. 33. — baston: dérivé de la famille du grec *βαστάζειν*, porter un fardeau, 1340. D. I. 58, B. III. 36. — baierie 1562, voy. D. I. p. 43, badare, bava p. 59. — bave 554. — baverie: bavardage 62. — bec 442. — benoiste couronnée: la sainte Vierge, 1016. — bergier 1017. — bergerie 1457. — besoin 354, 592. — besogne 1542, voy. B. III. 344, S. p. 33 et Diez I. p. 304. — bestes 183, 1399. — betail 244. — bieu pour Dieu 254, voy. B. I. 403. — blanc 252: monnaie qui valait cinq deniers; il ne nous est resté de cette dénomination que celle de six blancs qu'il faut préférer à deux sous et demi. R. Comparez la phrase: mettre quelqu'un au blanc, c'est-à-dire: lui ôter son argent. — blanchet: sorte de flanelle ou futaine blanche 91. A Toulouse la rue des marchands d'étoffe de laine s'appelle encore rue des Blanchets. Voy. Rabelais I. XX, II. XI. — bonhomme 234, — botte 947. — bouche 143. — bouton 1439. — bosse 313. — Boulongne: nostre dame de, 1199. — branc: l'épée, le glaive 774, B. I. 96. 97. — brebaille: vieux brebis 1438. — brebis 1032. — Bretagne 940: — brevet 377. — minute d'un acte par-devant notaire voy. F. et D. C. sous Breve 2. — bronstier: brouet, (Lafontaine Liv. I. 18.) potage 746, voy. D. C. sous Brueta. — brouilli: drogue, tisane 625. — brunette: de laine, étoffe très-fine de couleur noire 93. — Brucelle 259. — botte: crapaud, 947, voy. B. III. 47.

Camelot 58: le camelot était alors une étoffe de prix. Il est cité avec le samit et le cendal dans le Roman de la Rose, édit. Méon, III, p. 294. — camocas 59: sorte de cendal ou de satin très-fort, qui était venu d'Orient, et surtout de Damas, avec les autres étoffes de soie, v. D. C. camoca. — cate 888, voy. B. III. 60. — cause 21, 1078, 1188. — cautelle: ruse, finesse, du latin «cautela» 1136. — cave 553. — cervelle 1340, 1420. — char 1425, voy. B. III. 68. —

champ 1011. — challemastre, 368: Vocis hujus gallicae origo mihi incomperta, qua vile quoddam officium significari videtur, D. C. sous calamites. — chandelle 1144: pour tes dez et pour ta chandelle. Locution proverbiale signifiant: pour tes menus profits. — chapperon 38, cappa. D. I. 111. Des robes et des chapperons: Ancien habillement ou couverture de tête, tant pour les hommes que pour les femmes. Le chaperon à l'égard étoit une coiffure de drap bordée de fourrures par devant avec un bourrelet tout autour, et une longue queue pendante par derrière. Les magistrats avaient de rouges fourrez de peaux blanches, et les avocats de noirs fourrez de mêmes peaux. F. — Espèce de capuchon que les hommes et les femmes de tous les rangs portèrent jusqu'au XVI^{ème} siècle. Il était en drap, et ressembloit à un bourelet, avec des pendans aux deux côtés du chaperon. On s'en enveloppait la tête comme avec une coiffe. Riches et pauvres portaient le chaperon, et suivant le commandement de Charles VII. en 1447, chacun fut obligé d'avoir une croix dessus, à moins qu'elle ne fût sur sa robe. Lorsqu'on vouloit saluer quelqu'un, on levoit, ou l'on reculoit le chaperon de manière que le front fût découvert etc. R. — chat 621. — charité 1239. — chaume 532, B. III. 71, couvrir de chaume: dissimuler, user de feinte. — Charles 27. — chavate: savate 947. — chief: chef 1148. — chere: mine voy. B. III. 69, S. p. 60 et D. I. 1124. — chievre (capra) 1302. — chose 477. — chrestien 676. — cire 627. — clause (clausula) 1119. — clavelée 1098: claveau, S. p. 63. — clerc 19. — clergise 50, sans clergise: sans être grand clerc, sans avoir étudié en droit canon. — col 366. — commandement 108. — compains: compagnon 1072. — conclusion 998, 1408. — confession 1161. — conscience 34. conseil 1090. — coquard: sot, 534. — coquardie: bêtise, sottise, 859. — coquille 1570. — coquin 948 (coquinus-*κοκίω*, S. p. 73.) — corde 1024, (voy. Fournier.) — corbeau 439. — cornardie: farce, plaisanterie, 448. — cornart 1170, 1294. Membre d'une société bouffonne qui existait à Rouen, Evreux etc., vers le commencement du XVI^{ème} siècle. Les cornards, qu'on appela à Dijon et ailleurs les fous, succédèrent aux coqueluchiens. La société des cornards

dont les bouffonneries avaient dégénéré en licence scandaleuse fut abolie vers la fin du XVI^{ème} siècle. Le chef s'appelait l'abbé des cornards. B. Floquet Histoire des Cornards de Rouen dans la Bibl. de l'École des Chartres I. p. 105 ff. — corps 186. — corsaige: taille, ressembler de corsaige, 163, 1520. — cotte: tunique, 210; B. II. 90, C. I. 401 (de cutis), S. p. 76. — coche 1213, s'il chet en coche, locution proverbiale, signifiant: Si l'affaire tourne bien, s'il arrive à son but. — couche: lit 466. — couille 887. — couleur 75. — coup: tôt, coup à coup: rapidement 1160, à coup 803, — couraige 1483. — Courdonen 191: cuir de Cordoue, le meilleur en venait du temps des Maures. Il en est resté le mot cordouanier, dont on a fait cordonnier. — coureux: maquignons 1589. — couronne 1126: Mais en bel or à la couronne. Les premiers écus d'or à la couronne furent frappés sous Philippe le Bel, par ordonnance de 1339. Cette vieille monnaie avait encore cours sous Louis XI voy. Leblanc, Traité des monnoyes de France, p. 9. — court 1286, B. III. 89 (chors, chortis, D. I. 141), court de Justice. — cousin 841: beau cousin, appellation d'honneur et d'étiquette, à la cour et parmi les grands seigneurs. — couverture: feinte, moyen inavouable, 359. — crapaudaille 849. — cresse 212, le saint chrême, huile mêlée de baume, qui sert aux sacrements. — croix 226, marque de monnaie, B. III. 95. — crotte 637. — cristere: clystère 639, voy. B. I. 42; r et l se substituent souvent. — cuer 175, 1216. — cul 369, il est ceint sur le cul: il en a dans les fesses. voy. Rabelais. Nouv. prologue du livre IV. — cure: soin 694. —

Dame 727, nostre-dame! — dea 206, (monosyllabe.) — debat 558. — default 1073, on me piquera en default: on me jugera en contumace. — defendeur 1231. — delivre 1220, être a delivre: être plus à l'aise. — deluge: dégât, dommage 1247. — demande 585. — demandeur 1230. — denier 70, 216; denier et maille, ne denier ne maille. — Vecy un denier 232, le denier à Dieu. (D. C, denarius Dei), les arrhes. — denrées 173. — dent 429. — departie: départ 1381. — despens 1392. — devoir 1002, (devoir 1557). — dez 1144, pour tes dez, voy: chandelle. — dieu 40, 56, 101. — diffe-

rence 157. — dimenche 749. — divinité 972. — dommage 1043. — doute 98. — douleur 202. — douzaine 1480. — drap 67, voy. B. III. 119. — drapperie: commerce de drap, 423. — drappier. — droit 1123. — dyable 73.

Eaue 170. — empire 1129. — enfance 1240. — enfant 144. — entendement: esprit, sens, 711. — entendeur 347, 1083. — epinoche 1213, au moins auray je une epinoche, c'est-à-dire: cette affaire me rapportera au moins quelque chose. L'épinoche est un petit poisson qui est le menu fretin de la pêche; épinocher: chercher à des riens, pignocher. Pasquier (liv. XX, lettre 5). — erre 1342, (iter, iterare), grant erre, (D. II, 280. B. III, 133). — escarbot 893. — esguiere: aiguière, 608. — escole 902. — escu (scutum) 199, écu d'or. — esmoi: émoi, trouble, 914, (B. III. 143.) — Espagne 27. — estamine (stamen): étamine, 30. — esselle, (axilla) 306. — estole 620. On passait une étole autour du coup des possédés, pour dompter le démon. — estorce 1545, (extorquere), on dit aujourd'hui entorse, p. ex donner une entorse à la vérité. — Esture 1397. — estraine (strena): étrenne, don, 297. — Euvangile 289.

Fable 438. — fait, de fait: en effet 716. — faict 1415. — fain: envie, 148. — famine 29. — faulte 150. — femme 211. — fenestre 611. — fés (fascis) 900: charge, fardeau. — fés, (via, voy. B. II. 252) 899. — festu: fetu, 326. — feu 699. — fièvre 1303. — finance 1116, avoir finance: avoir conscience. — foire 63. — fois (vicis) 133, 293. — foi 133. — foison: abondance, 250. — foyreux de Bayeux 895, voy: Garbot. — fons (fundus) 553. — fondement: le derrière, le cul, 669. — force 1544, il n'y a force: il n'y a plus nécessité. — forge 742. — formage (formaticum) 442. — fouet 1024. — franc 214, monnaie de la valeur de 16-20 sous. — frere 843. — frimas: frime (frumen), 875. — froidure 1245, dans le sens de frimas, synonyme de frime.

Gaige 880. — gaigne: gain, 274. — gaillard 949. — Garbot 894. J'ay le mau saint Garbot. Le mal de saint Gerbold: c'est la dysenterie, que ce grand saint, évêque de Bayeux, au septième siècle, envoya un jour à ses diocésains, qui l'avaient chassé de son siège, d'où le nom de foireux de B. voy. Pluquet, Essai historique

sur la ville de Bayeux, chap. XXVIII. — gens 613. — George: saint 1069. — Gignon 943 (du lat. gignere), par Saint Gignon (Gingoult.) — gorge 1068. — goute 97. — grace 128. — grain 951. — gré 782; bon gré en ait dieu. — grimace 762. — grimaire 18. — gros 1030, je n'y entens ne gros ne gresle: je n'y entends ni a ni b. — guerre 1257. — Guillaume 389. — Guillemette 1. — guise 113, à leur guise. — guiterne: guitare (*κίθαρα*) 802, voy: B. III, 194. — guiterneaux 805. —

Heulme 997, voy. B. III, 198. — heure 39, en l'heure, en peu d'heure Dieu l'abenre (prov.) 40. — homme 17, 118. — honneur 1473. — honte 622. — hostel 1535, (hospes B. III, 203, D. I, 299). — huis 283 (ostium), à mon huis: chez-moi. — humanité 973; or s'en va son humanité (âme).

Jehan 636, 646, 1191, 1519. — Jhesus-Christ 176. — jeu 393. — intention 195. — joye 101. — jour 915, 1400. — journée 1056, 1072. garde ta journée: rends-toi à l'assignation, (comp. le latin: dare diem). — juge 1036. — jugement 86, au jour du jugement: au dernier jugement. — justice 481. — Ivernaux 806; enfans de l'abbé d'Ivernaux. L'abbaye d'Iverneaux, à une lieue de Brie-Comte-Robert, appartenait à l'ordre de Saint-Augustin.

Laine 183. — lait 1139. — langaige 457, 790. — lanterne 801. — lart 747. — laschanche 678, sans laschanche: sans être lâché. — Laurence 158. — lé (latus) 259; lé de Brucelle. — leçon: a trois leçons et trois pseumes 771. (Rabelais, Gargantua I. 41). Trois leçons et trois pseumes, c'était le moins qui pût être prescrit dans le bréviaire. — lettre 22. — Leu 1053, par saint Leu! — libelle 1274. — lierre: leurre, appât de piège 1502. — lignage 166, 412. — livre 25. — lobe: tromperie, supercherie, perfidie, 1007, de lobe on fait «lubie», qui est resté dans la langue; voy. B. III, 223. — longaigne: retardement, 273. — Lorraine 944. — los: réputation, 57, 1534, voy. B. III, 226. — lune 344. — Lymosin 841.

Machouere 644. — Magdalaine 251, à la Magdeleine: le 22 juillet, jour de la fête de St. Madelaine. — maille 70, 216, (médaille syn. d. médaille, metellus, B. III, 228, D. I, 271). Monnaie qui valait la moitié d'un denier

et qui équivalait à l'obole. v. Rabelais II. XVII. — main 396, 1255. — maire 17. — maison 70. — maistre 26; Maistre Pierre 521. — mal 1256, le mau au lieu de mal 894. — maladie 1104. — malice 1310. — maniere 156, 479. — marchant 97, 113. — marchandise 114, marchande: commerce, 65. — Marie 718. — marsouin 429. — Martin Garant: Type des cautions et des garanties pour rire 95. — Mathelin 501; par saint Mathelin, pour saint Mathurin, patron des fous. — maugré: mauvais gré, 584. — melodie 447. — memoire 687, en bon memoire. — menton 145. — mercy 227. — merdaille 850. — merde 666. — mere 147. — merveille 141. — meschance: mauvaise chance, 677. — mesdisant 1045, les mesdisans. — mesnagier: travailleur, homme de ménage, 184. — messe 855. — moe: moue, grimace 459, 702. — moine 619. — moitié 483, 1128. — monde 177. — monnoye 205. — monseigneur 1246. — morceau (morceaulx) 643. — mort 714. — mot 236, 1195, 1238, à mon mot, à votre mot. Rabelais Pantagruel, IV. 56. — mouque: mouche, 889. B. III, 256. — monstier 743, du latin monasterium, B. III, 251. — mouton 1248, 1291. — mocquerie 1410.

Naige 164. — nate: natte, 946. — nature 151. — naturel 1394. — nez 143. — niant: néant 955. — niceté: sottise, niaiserie, naïveté, 829. — nisi 376, obligation par serment sous peine de l'excommunication, dont la formule commença par le mot «nisi». Sur l'origine de cette formule d'obligation, voy. Mém. de l'Acad. des inscript. II, p. 724. (Génin). — noel 1442. — noise: (noxa) querelle, bruit, 575. voy. B. III, 263. — Normand 903. — Noyon 1519. Jehan de Noyon, nom de quelque fou de cour. — nuit, par nuyt, 1000.

Oeil 386. — oe vieille forme oue, 1577, 1586, oye 300, 698. L'oe était alors le grand régal des Parisien. Toute une rue du quartier Saint-Denis n'était pleine que de «rostisseries.» C'est la rue aux Oues (oies). L'église Saint-Jacques de l'Hôpital faisait face à l'entrée, d'où était venu le proverbe, à propos des gens qui flairent les diners: «Il a comme Saint-Jacques de l'Hôpital le nez tourné à la friandise.» (Fournier) — once 1419. — oncle 842. — opinion 1518. — or 283, 333. — oreille 142,

552. — orine: origine 185; urine 656. — orme 13, voy. avocat. — ouvrage 151. — oison 1586, les oisons mainent les oes 'paistre, était un proverbe. voy. Curiosités françaises, d'Oudin, p. 398.

Paine 2. — peinture 125. — paillard 948, 1580. — paix 12, 732, 1283, 1312. — Pampelune 343. — paradis 1150. — pardon 127. — parente, (parentes) 758. — parentage: parenté, 141. — paroisse 54, (parochia, paroecia, *παροικία*). — parole 1167, 1413. — paroy 155, (paries). — part 9, des quatre pars: du tout, car les quatre parts font le tout. — partie 1228. — parti: condition, état, 565. — Patelin: Il existe les étymologies les plus différentes sur ce nom: «Je rattacherais l'origine du mot patelin en tant que personnage de la farce en question, à l'idée qui s'insinue tout doucement et il faut y voir peut-être un substantif verbal de pateliner, lequel serait un dimin. de patiner, glisser (ou faire des petits pas?) ou de patiner, manier indiscrètement.» S. — «Patelin doit venir tout simplement de pate, c'est un homme qui fait patte de velours, un patepelu.» G. — Du Cange croit que Patelin était le même mot que Patalin et Patarin, nom donné aux hérétiques albigeois, et devenu, dit-il, un adjectif caractéristique, parceque ces hérétiques s'efforçaient de séduire et d'attirer à leur doctrine par des manières insinuant: hos (Valdenses) nostri Patalins et Patelins vocarunt... hinc patelins vulgò appellamus fallaces, adultores, blandos, assentatores qui, ut sunt hæreticorum plerique, palpando decipiunt». — La Monnaie dit dans les notes de la Bibliothèque française de Du Verdier: «Il faut écrire Patelin, parce que ce mot vient ni de *πάθος*, ni *ἐπαθον*, mais du bas latin pasta, de la pâte, dont on a fait le verbe appâter, dans la signification d'attirer par des manières flatteuses, comme par un appât, pour faire tomber dans le piège». — «On nous permettra de constater, que les plus anciens textes donnent pathelin et non patelin, ce qui prouve que la lettre h avait sa raison d'être dans ce nom aussi bien que dans mathelin, auquel nous assignons une origine contemporaine du premier mot. Or mathelin dérive de l'italien matto, qui veut dire fou: pourquoi pathelin ne viendrait-il pas aussi de l'italien

patto, signifiant pacte, accord, contrat?» Jacob. Quand même nous n'acceptons point du tout la conséquence que Jacob en tire, en disant: «Pathelin voudrait dire alors tout naturellement un avocat fin et retors, qui marchande avec le drapier et qui pactise avec le berger Agnellet;» nous ne pouvons non plus justifier l'orthographe sans h, que nous avons adoptée selon Génin. Du reste la question n'est pas d'importance; il suffit de savoir que les mots patelin, patelinage, pateliner, patelineur, patelinois dérivent du Patelin de la farce. paulme (palma) 106. — paye: paiement 341. — paiement 207. — pays 165. — peautraille 415, la terminaison aille indique le mépris. — pecune: argent 503. — pecheresse 825. — pelote 638. — per 43, mon per (lat. par). — pere 145. Pere: par saint Pere 218. Saint Pierre. On disait Saint Pierre et Saint Père; le nom d'une rue de Paris en est la preuve, on l'appelaît rue de Saint-Pierre ou de Saint Père. — Fournier. — peril 358. — perte 274. — personne, 992, 1232. — phisicien: médecin 624. Les médecins n'avaient pas sous ce nom très-bonne renommée; Fisiciens sont appelez; Sans sy, ne sont pas honorez. Bible Guyot. — Picardie 860. — piece 19. — pied 593, 1015. — pierre 635. — pille: jeu 225. — pille (pila) 226, le revers d'une monnaie. — pillonere: pillule 643. — place 514, 1218. — plaiderie 1149. — plante: (planta) plante du pieds 609. — plâtre 367, blanc comme un sac de plâtre; c'est-à-dire: ruiné. — playe 891, plaga, *πληγή*. — point 696, 1545, suis-je en ce point? — poire 951. — pois 747. — position: question posée 1160. — pot 395; la main sur le pot Rabelais liv. II, chap. XI. — povret 1378. — pratique 42. — presence 693. — prestre 25. — prestretrie 853. — prend'-homme 172. — principal 1313, venons au principal. — procez 1394. — propos 1268. — prouffit 1388. — prose 1569; tu fais le rimeur en prose. — prune 504. Je happeray là une prunc, c'est-à-dire: J'attraperai là un bon morceau. Une prune se disait d'une mauvaise aubaine comme d'une bonne. Les prunes sont restées une métaphore du langage familier: Molière, Sganarelle 16. L'école des femmes III, 4. — puissance 1241. — puis: puits 553. — pse-aume 771, v. leçon. — Quarat: carat 1422. —

quart 525. — quartier 92. — querelle 11. — quille 1357; au coup la quille; sous-ent. tombe, expression empruntée au jeu de quilles et signifiant: à tort et à travers. —

Raige 1258. — railleur 1497. — raison 569, 1495, 1525. — relevée 1032, 1075; de relevée: ce terme a été employé indéterminément pour signifier après-midi, nous ne sommes plus accoutumés à l'entendre qu'avec une indication précise à une heure ect.; pour l'origine voy. F. — Renouart au tiné 886, est le héros d'une des branches du roman épique de Guillaume au Court-Nez. voy. les notes de Jacob et de Génin. — rente 1143; retraire une rente: repas 319. — réponse 1418. — resverie: délire 788. — retraieur 757. — retirer un titre de rente 199. — retenue 1415, sans retenue: sans retard. — riace: riouse, riarde 766. — ribault 1336. v. B. III, 319. — rime 1345, il n'y a ne rime ne raison. — rimeur 1569. — robe 592. — rose 606, — royaume 417. —

Sac 367. — sacrement 706, 857, 1185. — saint 1150, les saintz. — salaire 1354. — samedi 248. — sang 374, 580. — santé 104. — Sauveur 1397. Sauveur d'Esture. — science 33. — secret 780. — seigneur 1018. — semaine 471, 945, 1281. Dieu le mette en male semaine. Dieu le met en malle semaine en malle an et en malle estraine (anc. th. fr. III. 28). — sens 35, 51. — sergent 1491. — serment 252. — seur 365. — silence 1435. — signe 831. — sire 135. — sol: sou 238. — soleil 344. — sot 89. — suffrage: hardes effets 67. — surnom 390. —

Temps 136, 736, 1085. — tempeste 786, 1037. — terme 379. — territoire 15. — teste (Dieu) 52, 661, 697, 1175. — Thibault Aignelet 1138. — tort 819. — toise 441. — toison 249. trespasement: trépas 978. — tribouillerie: confusion, perturbation, casse-tête 1411. On trouve encore le verbe tribouiller dans Molière, George Dandin II. 1. — tricherie: tromperie 917. voy. B. III, 372. — tromperie 48, 489, 917. — tromperre: trompeur 349, 760, 1362. — truant 1019, 1171. — trudaine: fausseté, baliverne 472. — Vaque: vache 892. — varlet 1020, voy.: S. 333, B. III, 379, 4. — ventre 271, ventre saint Pierre. — vendeur 348. — ver 1466. — verité 600, 1238, par ma vérité. — verve:

vertige, folle, caprice 797; selon D. II, 435, de verra, tête de béliet, qu'on tronve comme ornement sur les monuments. — vessie 801. — vespre: soir 1018. — vestu 1022, vestu de royé: habit rayé. — viande 701. — villenaille: canaille 416. — villenie: injure 1332. B. III. 389. — vin 323. — visage 124. — voix 1515. — voulté 103. — voye 1102, voie 1204. — Yeulx 143, pl. de oeil. — yver 245.

L'adjectif.

Pour la flexion il se règle sur le substantif. Quant à la formation du féminin, la règle qui valait pour l'ancien français, à savoir que les adjectifs, qui en latin n'ont qu'une seule forme pour le masculin et le féminin, (B. I. 165) ne distinguent pas non plus ces deux genres en roman, s'emploie encore dans quelques cas: gentil marchande 65. — quel couleur 75. — grant voulté 103. — grant fain 149. — la grant froidure 245. — grant peine 602; comp. le moderne grandmère. — chose avenant 664. — tel clause 1119. — tel raige 1258. — telz noises 559.

Mais on trouve aussi les méthodes modernes: sanglante estraine 60. — la sanglante gorge 1262. — sanglante fièvre 1303. — telle guerre 1257, voy III. note 3. — telle baverie 1286.

L'adjectif mal, qui n'existe plus de nos jours forme le féminin «male» — male feste 662, male semaine 945.

Le comparatif et le superlatif se forment ordinalement comme dans l'ancien français et moderne par l'addition de «plus» ou «le plus».

Cependant il est des comparatifs irréguliers. p. e. pire 176, meilleur 730, greigneur 1362, voy B. I. 102, 103.

On force les adjectifs par: bien, moult, très. Remarquez les tournures: de si tres bon cuer 175. — vous estes si fort obstiné 895. — confessions sont si tres prejudicables 1162. — vous estes par trop grans railleurs 1497. — L'adjectif «fin» se joignait dans l'ancienne langue à un adjectif, pour lui donner la force superlative; nous mourrons de fine famine 29; vous estes un fin droict maistre 45; fin fol. 1428 (voy.: La Fontaine, le remède, Molière, les fâcheux II. 7.

Le signe du superlatif est omis dans deux cas: vous estes tenu l'une des saiges testes,

qui soit en toute la paroisse 52; et puis lors il estoit tenu un des bons 135.

Quant à la place des adjectifs il n'y avait pas de règles fixes. —

Vocabulaire.

Adverse 1293. — amer-e 647. — aplommé: aplombé 519. — ardent 765. — assené: assommé 1445. — atrapé: épris 194. — aultre 295, 483. — avenant: agréable 664.

Bas 577. — becu: brun, noir, noirâtre, du latin, *bisectus* 612. — bien veillant: ami, compère 722. — bel 72, 75, 699, 1421. — blanc 367. — bon 68, 108, 123, 975. — bref 211. — Certain 462. — chaud 495. — cher 202. — chrestien 937, parler chrestien, Pantagruel III. 17. — cler 228, clere 1528. — couronné-e 1016. Demi-e 261, 264. — dernier 942. — desvoyé: fou, insensé 364. — divers 879, pour étrange bizarre 883. Froissart, liv. II. chap. 70. Le duc de Bretagne est un cauteleux homme et divers etc. — dolent-e 785. — douloureux: affligé, avec le sens passif, comme le latin *dolorosus* 1465. — doulx 116, douce 120. — drappé 193. — droit-e 45, 47, 125. — dru 105, sain et dru. C'était une formule d'usage pour s'informer de la santé de quelqu'un.

Empeschable: importun, gênant 631. — empressé 1289. — esbaubely: ébaubi 988, (*balbus*) esservellé 1510.

Fade: triste, défait 469, 1522. — faitis: bienfait, lat. *factitius* 182. — faux 760. — ferme 496. — feu 323, 409, 630. — fin 29, 45. — fol 1305, folle 533, fol de nature: simple, idiot de naissance 1396. — forcené 827, Corneille, Veuve V. 9, je forcène. — forché: fourché 145. — fort 191, 317, 348; je m'en fais forte 454. L'Académie dit que dans cette phrase le mot de «fort» s'emploie toujours sans nombre ni genre. — frelore: perdu 740; de l'allemand: *verloren*. voy.: la note de Geiger p. 90, 4. — gent-e: poli, gracieux 987; de *genitus*. voy. B. III, 185. — gentil 65, 1324. — gracieux 137, 161. — gros: désireux, convoiteux, amoureux 220. — grant 103, 149 etc. — gris 90.

Hardi 353, cotte hardie. voy. cotte. — hault 55, 261, 441. — haultain 972. —

Jaune 263, 349, bec jaune = béjaune; lettre de béjaune était le brevet comme membre de la Basoche.

Las, lasse 571, 825, moi lasse: me miseram. — long 19, 1088. — Limosinois 816. — Mal, male 308, 677. — malade, male aptus 466, 470 (voy. S. — B. III 230, D. I 261). — malicieux 1135. — mauvais-e 1120. — merdoux: merdeux 1019. — meschant: celui qui a la chance contraire 1010, méchant: impie 368, 1273. — mescreant 743, si très-me-creant; si dure aux créances. — meshaigné: malade, mal à l'aise 1452.

Nice: nigaud, niais, simple 1173. — noir 613, 619. — nu 1466. —

Obstiné 885. — ort: sale 746 (*horridus*).

Pareil 152. — patient 629. — pelé 1511, (*pilare, pilosus*). — peloux-e: pelu 888. — pendable 773. — pers 228. bleufoncé, du bas latin «persus». B. III. 286. — petit 637. — Picart 859. — plein 447. — poché 146, Les peintres disent encore pocher dans le sens de dessiner vivement d'après nature. — portatif 770. advocat portatif, c'est avocat sans cause. On appelait portatifs les évêques sans évêchés, évêques in partibus infidelium. — potatif 1522, il n'a pas le visage ainsy potatif: hautain, effronté. — pouvre 327. — prejudicable 1162. — prenable 774. — present 1228. — puant 1171.

Rebarbatif 769. — rebel-le 416. — res-reses: rasé, râpé 31. — riche 327. — rigoureux 1461. — rond 638. — royé: rayé 1022. — rude 673.

Saige 817, 52 etc. — sain 105. — saint-e, l, 99, 109 etc. — sanglant: furieux 601, 1272; sanglant était au XIV^e et XV^e siècles, un terme violent et grossier, une espèce de juron. — sçavant 118. — seul 1316. — souef: suavis 182.

Taillé 590. — traictis: maniable, souple 151, (*tractitius*) — tel, (z) 559, 565. — testu 1305. — Vaillant 171. — vert 76, 90. — vieulx, vielle 353. — vilain 368, 429. — voir: vrai 1550. — vray 127, 560. B. III. 390. veillant 772, voy.: bien veillant. — Yvre 582.

L'adverbe.

L'adverbe se forme en ajoutant la terminaison «ment» au féminin des adjectifs: vraiment 49, vrayement 1209, 1263, presentement

132, rondement 266, promptement 463, petite-ment 1088, seurement 1089, proprement 1179, apertement 1262, plainement 1334, austrement 1367, aultrement 1516, faulusement 1480, sur-tivement 1481, hardiement 1548. Diligent, dili-gemment 1198, loyal fait loyaument 1330. meisme fait mesmement 1011.

La comparaison est celle de l'adjectif, elle est forcée par trop 744.

La comparaison irrégulière se trouve mal 296, pis 483, moins 305, mains 1463, mieux 714.

L'adverbe retient la forme de l'adjectif dans ces locutions: parler bas 577. — parler hant 579.

Adverbes de lieu: ailleurs (aliorum) 1227, 1496. — avant (ab-ante) 88. — arrière (en) (ad-retro) 850. — ça (ecce hac) 106, 1301, cha (forme picarde) 851, 852, B. II. 278. — ceans, 514, 691, 820 (Burguy II. 2-0). — cy (ecce hic) 269, 1232. — devant (de-ab-ante) 303, 332, 595. — d'ond (de unde) 360, 595, 859. — ens (intus) 848. — entour: à l'entour, (tornus) 413. — hors 692, B. II. 354. — icy (ecce hic) 180, 413, 533. — là (illac) 168, 285, 442. — où (ubi) 515, 1357. — sus (subtus) 39, nous serons remis sus en l'heure. — en tapinois (ταπεινός) 846, voy. B. III. 356. (Marot, Épitre au roi. — Molière, Précieuses. X.). — voicy 461, vecy 232, 906. — vela 619. — y (ibi) 97, 548, 566, ylà (là) 98.

Les quatre adverbes pronominaux-où, y, dont, en-ont une importance syntaxique; ils remplacent le génitif et le datif des pronoms personnels et relatifs. — où: au territoire où nous tenon nostre auditoire 16. Vecy la plus grande reavery où je fusse oncques mais bouté, 907. — y: je y pensoye 6, se je m'y veuil mettre? 21, 314, 331. — en: je scauray bien où en trouver, 36. — Quelque sot en sera couvert 89, 98, 119, 1584; qu'en voulez vous faire 355. — dont: dont on chante en avocassaige 7; ceulx, dont vous devez retraire ceste rente 204; dont il souloit estre foyson 250.

L'usage pléonastique de «en» se trouve: il ne m'en desplairoit empiece 219. — où tu t'en trouveras en grans despens 1391. — Pour la place voyez v. 383: quant qu'il en y a. — si je m'y veuil mettre 21.

Adverbes de temps: avant (ab-ante) 88, 1407, avant dire. — depuis (de-post) 287, 596, 1044.

— encore, encor (hanc horam) 14, 216, 706. — ensemble (insimul) 399. — huy (hodie) 879. — ja (jam) 281, 310. — jamais, (jam-magis) 1490. — illec (illic) 1202, voy. B. II. 299. — lors (illa hora) - alors (ad illam horam) 445. — mainte(s) fois 131, 1094. B. I. 187, 111, 229. — maintenant (in manu tenens) 523, 569. — meshuy (magis hodie), désormais, 1316, 1364, B. II. 297. — mesouen (mais-magis, oan: un jour, à l'avenir) 1071, B. II. 275. — or (hora): à présent 973; ores 1012; orains: ore - ains (ante): il y a peu de temps, tout à l'heure, naguère; voy. B. II, 313. — oncques (unquam) 23, 126, 144. — onques-mais (magis): jamais 907. — puis (post) 255, 1348. — quand (quando) 281, 1327; quant 50, 129, 287, 1327. B. II. 329. — tost 1129. — tantost 330, 1222. — tousjours 117, 175, 1013.

Locutions adverbiales: à coup: tôt, rapide-ment, d'aplomb 803. — coup à coup, 1160, rapidement. — à bon escient: tout de bon, sans feinte, sérieusement, 630 B. II. 290. — tout en presence 693, sur piez 1147: tout de suite 272. — en la fin: enfin, 904.

Notons l'expression: à de relevée, 1032, 1075. Nous disons encore à deux heures de relevée etc. «De relevée doit être considéré comme adverbe de temps, ne faisant qu'un seul mot mis au datif par à: — Je suis assigné pour après-midi, à de relevée». Génin. — Audiences de relevée, celles qui se donnent après-midi. Relevée était le temps où l'on se relevait pour aller à son travail après avoir fait la méri-dienne. F.

Adverbes de quantité: arriere (ad-retro) 272: d'avantage. — Assez (ad satis) 1116. — autant (aliud tantum) 1493. — beaucoup 527. — bien 138, 883. — combien 54. — environ 1202, voy. B. II. 290. — moult 138, 690, 999. — ung petit 519. — peu 40. — un peu 606. — plus 30, 274. — quant 1029. — que de 555. — tant 790. — trop 744, voy. B. II. 330. — trestant: tout autant 202. — La locution ad-verbale: au moins 57, 715, est forcée par «tout»: à tout le moins 505.

Adverbes de manière. Outre les adverbes en «ment» nous avons trouvé: ainsi (aeque sic) 142, si et vice versa 986. — comme (quomodo) 110, 125, 153, 367. — comment 32, 104, 107, 151, 243. — presque 405. — si 152, 426, 651.

— voulentiers (*voluntarius*) 140, 899. — tout, employé adverbiallement: tout poché 146. — tout maintenant 1036.

L'emploi de comment et de comme se règle sur l'usage moderne. Comment s'emploie dans les questions directes et indirectes: comment se porte la santé 104. — comment vous va 107. — et ne povons sçavoir comment nous en peussions avoir 31. — je ne puis penser comment nature en ses ouvrages 151. — vous ne sçavez comment le drap est enchery? 213.

Comme s'emploie dans des comparaisons et dans des exclamations: comme droite peinture 125. — l'ung comme l'autre tachié 153. — blanc comme ung sac de plastre 367. — comme il barbotte 931. — Mais aussi: comment vous demenez! 616. — comment il monte! 620. — comment vous criez? 781.

L'adverbe-aussi-se joint aux adjectifs et aux adverbes; tant et autant se joignent aux verbes affirmatives: Je sçay aussi bien chanter que 24. — aussi pendable comme 773. — il est aussi nu comme un ver 1466. — Et nuisent tant que ce sont dyables! 1163. — tant que plusieurs se sont pasmées maintesfois et sont cheutes mortes tant fussent elles saines et fortes 1093. — que se j'eusse esté à maitre autant que 27. — autant vaudroit que 768.

Dans la comparaison de «plus-plus» le premier plus est forcé par «tant»: tant plus le voy et plus m'assotte 209. — Locution adverbiale: ric à ric: à la rigueur 272. — Adverbes d'affirmation et de négation, (*Satzadverbien*, M. p. 499): de faict: en effet 716 — ouy (*oc-il hoc-illud est*) 106, 236, 546. — ouy dea 206. — voire: vrayement 610. — si 727, 1558. — vrayement 49, 1517. — non 43, 725, souvent avec le verbe: non ont 648; non sera 238; non feray 318; non a 728; non pas 284, 299. — nenny (*ne-hilum*) 160, 273, nennin 1185. — ne-pas (*ne-passum*) 14. — ne-point (*ne-punctum*) 187. — Point et pas, sans ne, encore moderne dans la question: (*Mætznér*, p. 500). — Pensez-vous point de les moy rendre 1460. — seray je point payé? seroit ce point 1519. — t'ay je point conseillé 1546. — veez vous pas comment il fume 971. — ne-guere (*ne grandem rem*) je ne fais guere autre chose 295. — ne-jamais 1197, ne-riens (*rem*) 4. — ne-ne 178. On ne

tollist pas, ne n'emblast 594. — ne-plus 506. — ne que 273. — ne-nul 54, 939. — ne-mie (*mica*) 61. — La simple négation «ne» se trouve, quand la proposition renferme l'adverbe: ne-ne: ni-ni. Vous n'avez ne denier ne maille 70, 1030. — Mais: ilz ne verront soleil ne lune 344. — Dans des exclamations exprimées sous la forme de l'interrogation: A qui veez-vous que ne despesche? 20, veez-vous pas!

Avec les verbes: savoir, pouvoir, oser. Vous ne sçavez 71. — je ne sçay 117, 719. — jene puis penser, 150. — ne le oserais je demander 549.

Après le comparatif: plus saine que vous n'estes 1398. — Avant le substantif sans article: nous n'avons robbe qui rien vaille 69 — Dans de courtes phrases, comme: ne te chault 1494, ne vous chaille 306, ne te chaille 1548, ne prepose 1183.

Les expressions suivantes ont une force négative: ne-goute 97. — ne-empiece 219: il ne m'en desplaïroit empiece; comparez l'adverbe pezzo (*ital.*) Vous ne prisez ung festu 326. — ne gros ne gresle 1030. — pas-maille 305.

Les pronoms.

Les pronoms personnels ont presque toujours les formes actuelles, qui du reste se trouvent déjà au XII^e et au XIII^e siècles. Ce qui les distingue des pronoms modernes et les rapproche des anciens c'est, qu'il n'y a pas encore de différence marquée entre la forme conjointe et disjointe: on trouve p. e. c'est-il 122; vien moy couvrir 612; pour moy tenter 990; s'il vous plaisoit moy commander 1371; de les moy rendre 1460; pour toy esbatre 1583.

Pronoms conjoints.

Nom.	Dat.	Acc.
je 24.	me 165.	me 14, 23.
tu 1351.	te 1546.	te 905, 1566.
il 18.	luy 169.	le 182.
elle 261, 804 et 288, 803, 805.	luy 163.	la 160.

Pluriel.

Nom.	Dat.	Acc.
nous 16, 29.	nous 28, 32.	nous 371.
vous 20, 45.	vous 75.	vous 80.
ilz 344.	leur 400.	les 268.
elles 269, 1458.		

La place des pronoms personnels est presque la même que dans le français moderne, nous n'avons trouvé que peu d'exceptions. p. e. — il le me faut sçavoir 77. — il les me prestera 85. — de le vous dire 137. — il le m'a cousté 240. — qui ne les m'emblera 346. — j'ay à lui parlé 597. — il le me laisse 475. — qui le vient poindre. 714. — de les moy rendre 1460.

Quand le sujet du verbe se reconnaît par la forme du verbe-même, il est très-souvent omis. p. e. et ne porons sçavoir 31. — non feray que n'ayez prins 318. — tant as le corps beau 446. — oncques tel tempeste n'ouystes 766. — de vous onc aulne ne demie ne reprins 15, 34. — mais n'a homme plus saige 15. — m'en est souvenu 133. — en ce pays n'a lignaige. 165, 216, 249, 567, 1104, 1145 etc. voy. M. p. 347.

Une périphrase très-usitée se trouve dans le vers 186: votre corps ne fine toujours, pour -vous-; on la rencontre déjà dans la Chanson de Roland (Chant II, v. 232, 241). Comparez le latin: corpora virum, Énéide II, 18; ou le grec: σώμ' ὑπεῖτο' ἀλγηδόνι. Euripide Médée v. 24. (voy B. I. 136.)

Pronoms absolus.

moy 260.	nous 129.
toy 1583.	vous 121.
luy 743 (ly 989).	eux 731, 1422.
elle 260.	

Pour appuyer sur le pronom on le répète avec la préposition de: vous de vous 1515: vous même, moy de moy 1517.

Au lieu de c'est-lui, c'est vous, nous trou vons: c'est-il 122, c'estes vous 146, 574, 1514, 1529.

Pronoms possessifs.

Dans le pronom possessif nous ne trouvons pas, comme au XII^e siècle, pour le nominatif «mes, tes, ses etc.» et pour l'accusatif «mon,

ton, son etc.» On a adopté pour tous les cas la forme unique de l'accusatif.

mon 35.	ma 34.	nostre 16, noz 30.
ton —	ta 1542.	vostre 34.
son 1280.	sa 21.	leur 113, leurs 1176.
le mien 820.		

Deux personnages en affirmant quelque chose disent, l'un: par m'ame 574; l'autre: bon gré m'ame 1477. Ce sont des espèces de serment, qui ont sans doute conservé la forme antique, car on lit v. 1280: je l'ay nourry en son enfance. Cette élision se trouve aussi dans Villon⁹⁾: m'ame Villon, Gr. T. 81, m'amour Gr. T. 80, m'amey Gr. T. 14, 8, s'amie P. T. 14. Le Testament de Patelin¹⁰⁾ montre les formes: m'amey 14, 86, 496. — mais mon escriptoire 37. Le nouveau Patelin ne connaît plus cette élision: mon âme 180. Charles d'Orléans¹¹⁾ m'ame 57 m'amey 61, s'amour 28, s'amy 158, m'amour 329¹²⁾. Comparez le moderne: m'amie ou ma mie.

Adjectifs démonstratifs.

ce point 87, 165. — cest yver 245, 302, 306, ceste baverie 49; ceste paulme 116, 205. — chelle presterie (picard) 853. — et par celuy Dieu 46. — ce pers cy 228; ce drap cy 357; ce trompeur là 349; ce dernier là 400. — tel 78, 565. — mesme 578, 601.

Pronoms démonstratifs.

cecy 28, 208, 312. — cestuy cy (bourgignon) 190. — cela 290. — cil qui (bourgignon) 1399. — ceux qui 58, 404. — ce: qui ce sera 81; ne sera ce point 87. — qu'estoit ce ung bon 123.

Au lieu de-cela-nous trouvons le simple ce, avec pour: pour ce le parle il 861. voy M. p. 171).

Adjectifs interrogatifs.

quel 96, 172; quelz 144; quel couleur 75. —

⁹⁾ Gr. T., P. T. = Grand, Petit Testament. voy. Stimming.

¹⁰⁾ Muret.

¹¹⁾ Stæhle.

¹²⁾ Les pronoms possessifs féminins s'élevaient devant une voyelle de la même manière que nous élisons l'article, (B. I. 144). M. Génin dit, que Sylvius dans sa grammaire latine-française (vers 1531) p. 91, explique que de son temps le désir d'éviter les hiatus a conduit à mettre des pronoms masculins devant des noms féminins; ce que nos aïeux évitaient, dit-il, par l'addition d'un t intercalaire: «Quam asperitatem ut vitarent t in quibusdam interjecerunt. — Mea, tua, sua amita: ma, ta, sa Tamte, vel Tante, pro Amte vel Ante». voy p. 28, colonne 2, ligne 25.

Pronoms interrogatifs.

qui 361, 389. que 28.
de quoy 352.
à qui 173. à quoy 726.
qui 1506. quoy 154, 1559; que 355.
qui au lieu de quel v. 83: Qui dyable. Qui dans le sens de «si quis, nisi quis» des Latins se trouve. — les escus . . . qui ne les m'emblera 346; qui me payast, je m'en allasse 603, voy. M. 173. La forme moderne: comme qui, p. ex. comme qui dirait, se trouve aussi: comme qui vous eust fait de naige 164.

Pronoms relatifs.

qui 60, 69. le quel 441.
dont 7, 204, 240.
que 1044, 1237.

Sur l'accord du relatif nous renvoyons à v. 1103: je les mangeoye qui sçaroye bien.

Adjectifs et pronoms indéfinis:

aucune (aliqui unus) 335; aucuns 980. — aultre (alter) 67. — chascun (quisque unus) 10, 538; chascune (adj.) chascune aulne 237. — on (homo) 78. — en (forme picard) 564, 694, 1137, B. I. 176. — quelque (qualisquam) maint (B. I. 178, III. 229) 67, 1182, 1189. — riens - quelque chose 69, 505, 1168. — quelz: conquez 1157 (qualis cumque), quiconques 304 (quicunque).

Locutions pronominales:

qui-que, qui qu'en grouse 755. — Génin suppose dans ce passage une élision de l'i; en effet qui qui est une forme ancienne. (voy M., Synt. II. 177.) — quelque-que: pour quelque paine que je mette 2; pour quelque chose que je te die 1182; pour quelque mot que l'en me sonne 1187. — quant que (quantumcunque): qnancque avons 381; quant que il en y a dans la pille 225, 1346. — tout (subst.) 276, 224, 918, 1090. — tous (alle) 915. — tout, toute (adj.) somme toute 1348. — forcé par très: trestout le betail 244. — toute la paroisse 52. — tous deux 496. — tout employé adverbialement 473, 970, 1023, 1036. Une fois le substantif

«ame» est mis au lieu de quelqu'un: a-il ame là 1067.

Noms de nombre.

Empren 270, du latin imprimis. Les enfants, selon Jacob, disent encore preu pour premier, seu pour second. — deux, trois, quatre, cinq, six 270. — sept, huit 252. — neuf 656. — dix 1044. — onze 516. — vingt 246. — trente 200. — le premier 220. — demy 264. — quart 525. — quartier 92. — douzaine 1480.

Le verbe. *)

La flexion des personnes.

Sing. la première pers. en général est dénouée de flexion, la 2^e se termine en s, la 3^e avait d'abord partout un t, (voy p. 26, note 1) mais ce t ne s'est plus conservé dans tous les temps: il tombe à l'indic. et au subj. du présent, à l'ind. du parfait et du futur de la 1^e conjug. faible, au subjonctif du présent et au futur de la 1^{re} et 3^{re} faibles et de toutes les sortes. La première du pluriel perd souvent «s» final; la 2^e se termine en s ou z, la 3^e en t.

La formation des temps.

Au présent la voyelle radicale, si elle est simple se renforce et se change en diphthongue quand l'accent doit tomber sur elle. Cette diphthongaison se fait de la manière suivante:

e devient ai: mainent 1586,
e » oi: doit 460,
e » ie: requier 119,
ou » eu: treuve 1600,
meurt 941, menre (subj) 657.
(397, 492, 526.)

Mais souvent la diphthongaison ne se fait pas du tout: trouve 348, touche 1178 etc.

L'imparfait se termine en oye, ou oy (ay 605), mais on trouve aussi la forme moderne (v. 611). Pour le parfait voyez les conjugaisons différentes. Le futur et le conditionnel dérivent de l'infinitif en y ajoutant pour la plupart les terminaisons modernes.

*) Voy. Bartach: Chrestomathie de l'ancien français. Leipzig, 1872.

I.

Les conjugaisons faibles.

La 1^e pers. du prés. prend déjà souvent un e flexif, non seulement comme dans l'ancien français quand la racine se terminait par deux consonnes, mais partout; on trouve cependant encore: le reny, je pry, je m'en vant.

La 3^e pers. du prés. a partout perdu le t final, quelques traces cependant se sont conservées dans le subjonctif de «donner» — qu'il doint 101, qu'il pardoint 174 et de «aider» qu'il aist 56, 93, 116.

Au futur les radicaux en «r» et «n» rejettent quelquefois l'e: demourray 974, donnras 1122. —

Vocabulaire.

abayer 1560, voy. bayerie. — accorder: j'accorderay 1060, accordon 1036. — accoucher: accouchée 804. — achever: pr. subj. qui achieve 1223, impér. achetez 1261. — acheter: j'achèteray 90. — adjourner 1402, pr. ind. qui adjourne 1402. — adviser 222, je m'advise 49, 556. — affermer: j'afferre 1180. — affoler: il affolle 1427, que j'affolle 1186, affollé 1499. — s'affoller: il s'affolle 901. — aider: pr. subj. qu'il aist 56, 93, 116. — alouer 1252: payer. — amasser 4. — amener: impér. amenez 615. — ~~apere~~ avoir l'apparence qui apere (prés. subj.) 938. — appliquer 1130, que me je m'applique 41. — appeler: il appelle 12, appelez-vous 643, appellera 1165. — appresser (se): l'heure s'appresse 856. — appointer: j'appointeray 1161. — approucher: approuchée 803. — armer: armé 407. — arracher: arraché 428. — arriver: arrivé 737. — assommer: tu assommeras 1039, assommé 1092, 1108. — être assommé: il est si assommé 520: il se trouve mal. — atiquer 891, forme normande pour attacher. — atenter 991. — attraper: attrapé 456. — aulner: aulneray je 272, nous aulneron 268, aulnez, impér. 256. — avaller 1319. — avocasser: faire la profession d'avocat; j'avocassoye 5. On ne le dit pas des avocats célèbres, mais de ceux qui ont peu de pratique. (F.) Exercer la profession d'avocat sans titre, sans talent, sans profit et sans gloire. (B.) — avouer 414. —

Babiller: il babille 1357, babilles 1571. — bailler 533: (lat. bajulare) donner, porter; nous

baillons (prés. subj.) l'avance: enhardir quelqu'un à s'avancer 1117, vous baillez 316, je baillay 761, je bailleray 1145, il baillera 345, qu'il baillast 880, baillé 559, 1117, baille, impér. 620. — barbouiller: il barbouille 790, 933. — barbeloter: murmurer. — barboter: murmurer, il barbote, il barbelote 934, 935. — baver: vous bavez 1283: bavardez. — béer: je berée (cond. de beer) 898. — besoligner 187. — blasonner 456, blasonné 407, je l'ay armé et blasonné = je l'ai comblé d'honneurs et d'éloges. — blesser: li blesse 1357. — bouclier 1034. — bouger: bougez 739. — bouter: mettre, bouté 907, Molière, Médecin malgré lui 1, 5. — brester 403. bresté 433: batailler, jouer de l'épée bretonne qu'on appelait brette à cause du pays. — brouiller: il brouille 1350, brouillé 1031. —

Cabuser: filouter, fourber, 3, 1012, cabassé 1139 = gaspiller, (cabusare voy. Du Cange). — cesser 341, cessera 878. — crier 403, vous criez 574, cria 487. — chanter 24, il chante 789. — chier: chié 637. — commander 1371. — compter: vous comptez 83, je compteray 1433. — concluer: concluez 1262. — continuer: continué 1106. — conseiller: conseille 1546. — convenancer: promettre, convenança 1229. — converser: (conversari) il le converse = il vit avec lui, il le hante 1299. — coucher 493, que je me couche 465, couché 1000. — couler: coulé 214. — coustiez: cousta 251, coustera 229, couste impér. 215, cousté 240. — courroucer: courroucé 1052. — confesser: confessera 877, confessez, impér. 1527. — cracher: crachié 154. — cuider (cogitare B. III 98). je cuide 633, il cuide 674, vous cuidez 784. — je cuidoye 697, je cuideroye 1373. — Delivrer: payer, delivre, pr. conj. 526, delivrez moy 526. — delivrer: qu'on se delivre 1221, delivrez vous, impér. 1229. —

Demander 549, je demande 256, demahdez vous 362. — demener: être insensé, vous demenez 616. — demourer (demorari): je demeure 526, demourray je 974, demeure, pr. subj. 492, demouré 397. — déposer: témoigner, déposeront 1152. — desavouer 536. — desclairer: desclaira 130. — descliquer: jouer de la langue comme d'un cliquet 1131. — desgouter: dégoutter, il desgoute 1211. — desirer: votre coeur desire 1216. — despecher: pr. subj. des-

peche 20. — despiecer (pièce): détruire, elle des-
piece 710. — desrober: il desrobe 1279. — desver
779, dévier (de via) comp. endever. — doubter (se):
je me doute 482, 1393. — durer: je dure 668.

Embler: voler, emblait 1336, on emblast
178, emblera 346, emblé 1280. — emboucler
1035. — emporter: il emporte 453, 1008, vous
emportastes 1423, emporté 1480. — empresser:
empressé 1288. — emprisonner: il emprisonne
1599. — emprunter: il emprunte 79. — en-
blesser 1357. — enraiger: j'enraige 828. —
enseigner: cecy nous enseigne 941. — entre-
larder: j'entrelardoye 422. — estrainer: j'estraîne
298. — envoller (se): tu t'envolles 1567. —
envoyer: envoye, prés. subj. 309, envoyez, impér.
1399. — eschaffaulder: eschaffauldoie 421. —
eschapper: nous eschapperons 38. — escouter:
j'escoute 732, escoutons impér. 1249, escoutez,
impér. 1413. — escumer: il escume 970. —
espier 1110. — esprouver 35. — essayer 322,
— esveiller: vous esveillerez 578, qu'il esveille
551. — examiner: qu'on examine 1297.

Fatrouiller (fatras): mystifier, jouer 476,
il fatrouille 789. — flageoller: flageolant 732,
flageollé 1448. — flagorner: railler, 539. —
forger: on forge 588, 1273. — former: forma
152. — fourrer: on fourre 339 — frotter:
frottez, impér. 609. — fumer: il fume 971. —
Gaber: railler, gabé 1014. — gager (quelqu'un):
saisir les meubles, on gagera 380. — galler:
gallé 314. Villon Gr. T. 22. Charles d'Orléans,
248. être libéral faire galla, dont il nous est
resté régaler (B. III 177). La Fontaine: «Le
Diable de Papefiguière» emploie ce verbe méta-
phoriquement et comme verbe actif: galons le
en enfant de bon lieu. — gagner 11, gagné
1453. — garder: il garde 514. je gardoye
1086, je garderay 1178, il garderoit 1330, gart
prés. subj. 509, garde 1055, impér., gardons,
impér. 491, gardez 96, gardé 1454. — gar-
gouiller: il gargouille 932. — gaster: gasté
644. — gergonner 845 = jargonner (picard).
— gloser 690, dire. — grousser: (grucitare)
gloser, gronder 755. — grever: molester, grevera
305. — grumeler: grommeler, grumelant 734. —
Happer: prendre, je happeray 504, happé 455.
— hausser: haussez impér. 607. — hober:
bonger, v. D. II, 334, il hobe 591. — hucher:
(hucclare) crier 337, il huchoit 324.

Imposer: imposez, impér. 1435. — jeter:
jette, impér. 1100. — jouer: railler 535, joué
789. — jurer: je jure 246.

Labourer: il labeure 40, labouré 398. —
laisser: laisse 1055, laissons 62, laissez 1312,
laissé 1289, 1523. — lever (se) 736, que je
me lieve 1222, lévé 736. — lier: je lyasse 826.
— louer 413, 1575, je me loe 1193, qui je me
loe 1576, loué 268. — louer: conseiller: je le
loz, qu'on examine 1297.

Mascher 1320. Il me convient avaler sans
mascher (Proverbe). — menger 460, (mengier
1577), je mangeoye 1103, je mangeray 500, je man-
gera 952, vous mangerez 300, mangez 701, mangé
1142. — marchander: faire du commerce; le mo-
derne marchander se disait bargaigner, bargain
(angl.), bargaigner: hésiter nous est resté; je
marchande 66, marchandé 685. — mener: ils mai-
nent 1586, mené 1085. — mesler: meslé 1099. —
mesler (se): faire du commerce, il se mesle 100. —
mocquer (se): te mocques tu 1304, vous mocquez
vous 1172. — monter: il monte 276. — mon-
strer: vous monstrez 1475. moucher: duper,
remoucher, mouchié 1001. — nier 1114, il nie
1333. — nommer: il se nomme 233. — Oser:
jose 23, j'oseray 549. — oster: osterz, impér.
613, osté 381. — oublier: oubliez, impér. 94.
ouvrer: opérer, ils oeuvrent 627, ouvré 1004.

Pardonner: qu'il pardoint 174, pardonnez-
moy 981, pardonné 984. Pour Dieu, qu'il
me soit pardonné: formule d'adieu. — parler
518, tu parles 1159, il parle 858, parlay
je 608, il parla 286, je parleray 1363, que je
parle 557, que je parlasse 572, qu'ils parlissent
432, parle impér. 1303, parlez, impér. 468, en
parlant 423, parlé 434. — pasmer (se) pasmé
1093. — passer: il passe 1592, passera 379,
que je passe 659, passé 976, en passant 314.
— payer 321: je paye 1195, tu payes 1207, il
paist 1007, il payoit 1088, je payerai 1079, tu
payeras 1565, il payera 361, il payast 603;
paye imp. 1550, payez 538, payé 231. — penser
150, je pense 695, tu penses 1146, je pensoye
6, il pensa 414, que tu penses 1561, qu'on
pense 691, pensez, impér. 808, pensé 465. —
piquer: on piquera 1073. — pillorier: on pilloria
487. — plaider 1412, que je plaide 1059. —
pleurer 794, je pleure 792, je pleureray 495. —
porter 900, se porte 104, je porteray 304, que

je porte 308. — prester: presteoit 172, prestera 83, que je prestasse 601, qu'ilz prestassent 431. — preste 434. — prier 1115, je pry 316, 540. — priser: vous prisez 326. — proceder 1260. — proposer: on propose 1368, propose, imp. 1183.

Rafarder: ravauder, platrer vous rafardez 1346. — ravasser: révasser 3. — rayer: rayonner, qui raye 754. — rebouter: remettre dans la voie, nous rebutons 1290. — reclamer: on reclame 1047. — recommencer: recommencez vous 797. — recorder (se): se rappeler: je me recorde 1025. — réer: verser, réa 1385. — regarder: je regarde 1054, je regardoye 1087. — regarder 1455, en regardant 763, 1087, dans la signification de s'apercevoir. — regnier (renier): je regny 766, je regnie 1529. — remuer: remué 623. — rencheer: retomber, vous renechiez 480. — renverser: je renverse 1122. — renvoyer: renvoyez le 1595. — reposer: il repose 518. — ressembler: qui ressemble 166, 1520, vous ressemblez 163, ressembla 144, qu'il ressemblast 177. — reaver: délirer 780, il resve 789. — retourner 1403, je retourneray 755, retourne impér. 1490, retourné 1400. rigoller (se): railler 475, te rigolles 1567, il me rigolle 1580, qu'on rigolle 539.

Seigner: seignez-vous 830. — sembler: il semble 75, 685. — serrer: il serre 452, serrez moi 607. — soigner 115. — song(n)er 188, je songe 719. — sonner: il sonne 840. — sorner: dire des sornettes 534, 540. voy. D. II. 414. — souper 1500.

Tacher: tachié 153. — tancer 149: disputer, con'redire. — tenter 990. — toucher: il touche 1178. — tourmenter: tourmentez 672. — tromper 44, trompera 1063, trompé 1480. — trouver 63, je trouva 605, il trouva 1748, tu trouveras 1390, il trouvera 1151, vous trouverez 1119, qu'il trouve 348, s'il me treuve 1600, se je trouvasse 1593, truvé 1109. — tuer 661, tné 624. — user: en usant 457.

Vanter 15, je me vant 331. — veiller: veillant 721. — voler: qui vole 619. — vuider: sortir, vous vuideriez 570.

Verbes isolés.

aler 63 (B. I. 280): je voys 506, 1074, il va 107, je iray 296, il ira 1317, nous

iron 1203, ainsque vous aillez 655, vous irez 689, ystriez (le t est adventice, comme dans naistre, cognoistre, le futur et conditionnel sont empruntés du verbe issir (III b) pour compléter le verbe défectif «aller». — que j'allasse 1343, aiez 94, alé 313. — s'en aler 499, je m'en voys 493, il s'en va 734, je m'en iray 1558, que je m'en voise 576, que je m'en aille 1549, s'en iront ilz 1415, qu'il s'en aille 1495, je m'en allasse 603, 881, s'en est-il alé 732, va t'en 1055, 1474, allez vous en 660. — donner (B. I. 200), je donne 386, donras tu 1120, que je donge 720, quil doint 101.

II.

L'infinitif se termine par «re», le part. passé par u, le passé défini par i, is etc. Parmi les verbes qui se trouvent dans Patelin, les suivants appartiennent à cette classe.

Attendre 1226, attendez 248. — debattre 254. — defendre: je deffendz 1472, vous defendrez 1077, que je defende 1066. — despendre: dépenser 505. — desrompre: desrompt 1153. — entendre 436, j'entends 1030, entens tu 1492, on entent 936, entendez vous 1085, entens impér. 1384, entendez 931, entendant 800 (faire entendre: f. entendre), entendu 841. — esbatre (se) 1582: s'amuser, se divertir (v. Burguy III.) — estendre (se), il s'estendy 1264. — pendre 564, 1595, on pende 1067, pendre: être pendu 818, pendu 335. — perdre: que je perde 669. — rabatre 82, compter sans rabatre: vous comptez sans votre hôte. — refaire: tu refais 949. — rendre 819, tu rendras 1041, on rendra 437, vous rendrez 1443, rendez vous 330, rendu 649. — rompre 1175. — vendre 506, vends tu 1570, je vendy 1265, en vendant 799, vendu 336.

III a.

Forme pure.

Cette conjugaison ne se distingue de la précédente que par l'infinitif (ir) et ses dérivés le futur et le conditionnel et par le part. passé qui se termine en i. Ce sont:

Choisir: il choisit 79. — couvrir 532, vous couvrez 1218. — desmentir: vous desmentez 74. — dormir: dormant 721. — enfouir (fodere): qu'on s'enfouist 768, imp. subj.; fouye 778. — ferir 1339. — mentir: tu mens 943, il ment

565. — ouvrir 611, il ouvrit 450. — partir: partager, ilz partiront 399; partir (s'en aller) partira 590, party 566. — sentir: je sens 618, je senty 1259. — servir: qu'on me serve 798. — souffrir: souffrit il 815.

Il y en a qui appartiennent en même temps à cette conjugaison et à la seconde en formant le part. passé en u-vestir: vestu 59, vestira 693. — vescir: vescu 1578. — D'autres inclinent vers la conjugaison forte, car ils forment ce participe en «ert»: couvrir, ouvrir.

III b.

Forme mixte.

Elle s'accorde avec la précédente à l'exception de l'ind., du sub., de l'impér., et du part. du prés. et de l'ind. de l'imparf. où elle augmente les lettres radicales par la terminaison inchoative (proprement isc). On y compte les verbes suivants:

Encherir: enchery 243. — esclaireir 666. — faillir: je failly 334. — fournir 1274. — gemir: vous gemirez 468. — nourrir: nourry 1240. — perir 1338, pery 244. — resjouir: resjoui 235. — rostir: elle rostit p. d. 301.

Remarque: finer se trouve au lieu de finir v. 186, 655, v. B. I. 339; finer-trouver: Testament d. P. 234, Marot, Epître au roi; les deux significations se trouvent dans Villon, P. T. 39, 3; 39, 8.

Verbes isolés.

faillir dans sa forme accessoire falloir: il faut 77, il faudra 461, mais je failly 334. — hair: je herry 916. — issir (exire): elle yst 669, vous ystriez 185, qu'il ysse 1176, B. I. 353. — oir: j'os 912, j'oy 610, tu oys 1387, vous oyez 1484, vous oystes 787, qu'il ouist 767, tu orras 1131, on orra 1547, oyant 449, ouy 1404, ouye 778. — saillir: vous saillez 315.

Verbes auxiliaires.

avoir 11, j'ay 407, tu as 917, nous avons 69, vous avez 57, ils ont 58, j'avoye 102, j'avoie 198, j'avois 611, il avoit 139, vous aviez 372, se j'eusse 395, il eust 126, on eust 428, vous eussiez 226, j'auray 247, tu auras 1127, vous aurez 200, ilz auront 401, j'auroye 1326, il auroit 149, que j'aye 333, ils auraient 759, qu'il ait 119. — que vous ayez 319,

qu'il eust 909, 976. — estre 250. — suy je 696. — je sée (norman.) 896. — tu es 1135. — il est 98. — nous sommes 328. — vous estes 45. — ilz sont 20. — il estoit 118. — il fust 394, 975. — je seray 317. — tu seras 1121, il sera 89. — nous serons 39. — ilz seront 914. — il serait 740. — vous seriez 137. — que je soye 795. — qu'il soit 53. — que vous soyez 1216. — qu'ils soient 650. — que je fusse 905. — que vous fussiez 148. — elles fussent 1095. — j'eusse esté 26, esté 909.

Conjugaisons fortes.

Elles diffèrent des conjugaisons faibles dans le parfait, le subj. de l'imp. et le participe passé. Quant au reste, elles se règlent sur la deuxième faible. D'après le parfait il y a trois classes à distinguer:

1. parfait latin i, français i au radical.
2. " " si, " s.
3. " " ui, " ui, oi.

Vocabulaire.

I.

Tenir: je me tiens 988, il tient 772, on tient 8, nous tenon 16, vous tenez 1507, il tenait 441, tienne pr. subj. 547, tiens toi 1181. — se tenir fort: se douter de 751. — entretenir (se): s'accorder, il s'entretient. — retenir: il retient 1353. — soutenir 189. — venir 292, viens je 726, viens tu 861, il vient 359, il venait 442, il vint 846, je viendrai 1327, il viendra 380, vous viendrez 284, ils viendront 693, vien 611, venons 1313, venez 848, venant 478, venu 687. — advenir 1071, avient 903, qu'il avienne 548, advienne 1041. — convenir: convient 41, contiendra 1158. — devenir 851, il devint 352. — mesavenir 542. — revenir 1284, il revient 1068, il reviendra 738, revenons 1291. — souvenir: il me souvient 761, qu'il ne l'en souviene 1010, souvenu 133. — veoir 64, je voy 209, 731, tu vois 618, on voit 132, veez vous 20, je vy 5, 10, il vit 443, vous veistes 1417, ilz virent 217, je verray 915, vous verrez 140, ils verront 344 qu'il voye 1205, que je visse 1156, qu'il veist 97, veez (imp.) 602, voyez (imp.) 1197, veu 714. — pourvoir: je pourvoie 1064. — faire 182, je fais 98, tu fais 1569, on fait 179, nous faisons 232, ilz font

1257, je fesois 1095, il fesoit 1102 : il donnait 748, je fesse 1594, il fist 46, je feray 318, tu seras 1395, il sera 1403, vous serez 71, il ferait 342, vous seriez 1226, que je face 766, qu'il face 127, qu'il fist 346, fais 1193, fay 1576, faictes 876, en faisant 469, faict 164. — contrefaire: il contrefait 715. — refaire: tu refais 949. — faire comme l'anglais «to do»: je crois, qu'il est temps que je boive; non feray: je ne boirai pas. — Voy. Molière, Tartuffe I. 2.

II.

Querir (vieille forme: querre) venu querre 522, 1343. Test. d. P. 200; Lafontaine, Ballade des Augustins. — requier: je requier Dieu qu'il en ait l'ame 119. voy. Ballade de Charles d'Orléans sur la mort de sa maîtresse. — apprendre: j'appriens 23, il apprint 902, appriens 19. — ceindre: ceint 369. — dire 50, je di 14, je dy 485, tu dis 325, il dict 1279, vous dictes 1299, ilz dient 60, je disoye 356, il disoit 141, vous disiez 572, il dit 1326, je diray 1089, il dira 1316, il droït 147, vous direz 467, que je die 954, qu'on die 354, dy impér. 955, dit 289, dict 395, dictes 540, en disant 1171. — instruire 1379. — joindre 713. — maudire: qu'on maudie 1169, maudit 1401. — mesprendre 817, mesprins 814. — mettre 21, il mist 445, vous mistes 1459, je mette 2, pr. subj. — promettre: assurer: je promets 1180. — remettre: remis 39. — poindre 714. — prendre 563 il print 716, je prendray 266, on prendra 1159, vous prendrez 282, qu'il preigne 462, qu'ilz prinassent 208, prends 620, prenons 1449, prenez 268, prins, participe 813. — reprendre: repregne pr. subj. 481. — répondre: il respond 1457, tu respondras 1167, respondes, impér. 1184. — retraire 108, retraict-e 1543. — rire 175, je ris 764, vous riez 782, que je rie 784. — tordre (se): se détourner, se déranger, je me tordroye 294. — vous vous tordriez 289. — traire 386.

III.

Courir: il ne fist que courre 540. — secourir: il secourrait 1382. — mourir 1338, il mourut 159, nous mourrons 29, que je meure 657, il se meurt 941, il se mourra 969. — appercevoir: j'apperceoy 911. — s'apercevoir: qu'il s'en appercevoire 497, il s'en est apperceu 1108. — chaloir:

se soucier (r. Burguy II. 26) il chault 84, qu'il chaille 306, ne te chaille 1548. — cheoir: tomber, il chet 451, cheu part. 1049. — comparoir 1166. — decevoir: tromper: decen 1109. — devoir: je doy 371, il doit 460, vous devez 112, je devoie 1575, ilz devoient 1175, il deust 855, qu'il doye 779, qu'il doive 735. — escheoir: il escheut 747. — meschoir: être malheureux 728. — pleuvir: il pleut 1211. — pouvoir: je puis 150, je puisse 414, il peult 115, nous povons 4, vous peussiez 666, il pourra 1318, vous pourrez 78, je pourroye 753, il pourroit 750, ils pourroyent 690, qu'il peust 1027, qu'il puist 335, nous peussions (imp. du subj.) 32. — recevoir: recevray je 503. — sçavoir: je sçay 24, schez tu 1559, il sait 421, il scet 1234, vous sçavez 71, je sçavoie 1104, je sçauray 36, on sçaura 43, nous sçaurons 276, ils sçauront 402, il sçaurait 729, qu'il saiche 897 (voy. Burguy II. 60). — seoir, il se siet 1201, schez vous 135, vous seerez 139, seant 744. — souloir (solere): je soulois 253, on souloit 9. Test. d. P. 21. — valoir: ils valent 1439; tu vaux 945, vault 28, vaudroit 768, vaille, prés. subj. ou impér. 215, 1494. — vouloir: je vueil 21, 1130, veux tu 954, il veult 189, il voult 1414, voutez vous 188, je vouloye 207, il vouloit 10, ilouldra 753, vous voudrez 535, je voudroye 1115, vous voudriez 290, qu'il vueille 1021, qu'il vousiat 977, voulu 404. — absouldre: j'absoulz 1471, absout 1492. — accroire 296: croire, faire crédit, j'accrois 831, accru, e, 723. — boire 94, je boy 323, je beura 953, nous beurons 331, vous burez 293, que je boive 498, beu-bu 314 (voy. B. II. 124). — braire 262: crier. — cognoistre 1432, je cognois 1429, cognoisse, prés. subj. 54. — croire 280: créditer; je croy 417 (ich glaube), croyez impér. 1045. — desplaire: qu'il desplaise 704. — lire: leu 18. — nuyre 750, ilz nuyseut 1163. — paistre 115: se nourrir, paistre (mener) 1085, paistre (faire) 1295, abétir quelqu'un. — plaie, il plaist 38, plaisoit 1225, plaira 129, qu'il pleust 97. — taire 1355, je me tairay 1362, taisez vous 34. — tordre: enlever, qu'on tollist 178.

Verbes irréguliers.

benoistré: part. passé benoist (e) 573, 985. — naistre 46, né 1444. — vivre 199, vivra 791.

Quelques verbes qui dans la langue moderne ne sont que des verbes réfléchis, ne le sont pas dans la farce; p. e. accorder 1056, accordons ensemble. — mesprendre: se vous n'avez mesprins 814; et vice versa nous trouvons comme verbe réfléchi: se seoir; regarder: s'apercevoir, se douter 1087. Le verbe «converser» égal à fréquenter (lat. versari cum aliquo) est transitif: il le converse 1299. Nous mentionnons encore les deux passages: se dieu plaist 38, où nous dirions: s'il plaisait à Dieu, et souviengne vous du samedy 486 (subveniat tibi scil. in mentem), où nous dirions: souvenez-vous.

La Syntaxe.

L'infinitif sans préposition s'emploie après les verbes: aller: aller querre 1343. — deffendre: je deffenda le proceder 1472. — envoyer 1399. — oser 23, 549, 526 etc. — plaie 1371, s'il plaisait moy commander. — pouvoir 78, 115, 150. — sçavoir 24, 36, 43 etc. — venir: venir querre 552. — vouloir 21, 1130. — il convient 818, il nous vous fault 77, 422, 461.

L'infinitif avec de: ceaser 879. — penser: que tu penses de moy payer 1581.

L'infinitif avec à: donner 386. — oublier 94.

Verbes qui régissent l'accusatif: avouer 414. — contrefaire 715. — croire 1045. — joindre 713. — secourir 1382. — servir 789.

Verbe qui régit le génitif: faire doute 98.

Verbes qui prennent le régime indirecte au génitif: couvrir 532. — ressembler 124. — vestir 59.

Verbes pronominaux qui régissent le génitif: s'adviser 49. — s'apercevoir 1108. — se doubter 1393. — se souvenir 135, 761, 1040. — se tenir fort (se douter de) 751.

Verbes qui régissent le datif: demander 1133, 1470. — prier 1037. — pouvoir 1064 — se jouer à 1574.

Participe présent: avec aller: il va flagolant 722. — avec être: il est en luy trop mieux scant 743. — renforcé par tout: tout venant 473, tout parlant. — avec faire: me voulez vous faire entendant.

Gérondif: en parlant 423. — en faisant 460. — en vendant 799.

L'adjectif verbal est invariable en genre et en nombre comme dans la langue moderne.

Participe passé. Les règles sur l'accord du participe sont les mêmes qu'aujourd'hui. Le participe avec être: vingt francs y sont coulez 214. — où estes-vous fouye 777. — qu'ell me soit approuchée 805. — Le participe avec avoir: Il les a eues 712. — Je ne les eusse point accrues 723. — il m'a ouye 778. — que je les ay assommées 1092.

Le subjonctif s'emploie dans la phrase principale pour exprimer un souhait: m'aist Dieu 56. — pleust or à Dieu qu'il n'y vist goutte 97. — dieu y soit 101. — dieu pardon luy face 127. — que justice vous repreigne 487. — à dieu me puisse commander 550. — Dans les phrases hypothétiques (et principales et subordonnées): qui me payast, je men allasse 603, Pasquier nous apprend que ce vers était un des mots de Patelin passé en proverbe, quand on tire un paiement en longueur. — se j'eusse aide, je vous liasse 826. — au mains qu'il me baillast ung gaigne ou mon argent, je m'en allasse 880. — se je trouvasse ung sergent, je feisse prendre 1593. — Dans la proposition subordonnée après la conjonction que: Il convient, que je m'applique 41. — à qui veez-vous que ne despeche 20. — et qui diroit que ne fussiez? 148. — se peut-il faire que . . . prissent monnoye 205. — il vaut mieux, que je le porte 307. — il est besoin, qu'on le die 354. — il convient, que je me couche 465. — je me doute qu'il ne vous preigne 482. — il n'est pas temps que l'en rigolle 559. — jamais ne me fusse douté qu'il n'eust. — se ne voulez qu'il s'esveille 55. — se voulez que je parle bas 559. — il semble qu'il doye deaver 779. — de quoy cuidez-vous que je rie 764. — je n'ay point apprins, qu'on me serve 789. — que veux tu que je die 954. — il fust bon que je m'en allasse 975. — Il faut que je soye payé 795. — il faut que je me defende 1066. — il faut que nous luy reboutons 1290, (voy. B. I. 238). — Après d'autres conjonctions: afin qu'il ne m'en peust reprendre 1097. — afin que je me lieve 1222. — afin qu'on ne voye 1205. — ains que (avant que B. II. 376) vous en aillez 315, 655. — au moins qu'il me baillast 880. — avant qu'il eust passé le pas 976. — avant que je puisse estre ouy 1404. — mais qu'il saiche que je le sée 896, ce subjonctif à cause du-

que-entre deux verbes. voy. Corneille Mentur J, IV. 12. — oncques que je prestasse 604. — Après comment: Et ne pouvoir sçavoir, comment nous en peussions avoir 31. — Dans les phrases relatives, si la proposition principale qui précède, renferme un superlatif: La plus grant reaverie où je fusse oncques mais bouté 907. — Un des saiges testes, qui soit ne toute la paroisse 52. — Il n'y a nul qui se cognoisse si haut 54. — La concordance des temps est celle du français moderne. L'inversion se trouve après encore: encor' ne le dis-je pas 14. — encor' ay-je 216. — après ainsi: ainsi le devez-vous entendre 436.

Prépositions.

Il serait trop d'énumérer toutes les prépositions qui se trouvent dans la farce. En voici les principales: ains : avant 1048. — a-tout : avec 847. — encontre : contre 155. — de 8, des quatre parts: De dans cette formule exprime la manière, comme dans: sage des quatre parts, complètement sage. Marot dans son Épître au dauphin, pour obtenir un congé de six mois, dit: ce que demander j'ose des quatre parts. — dedens : dans 1524. — puis : depuis 631. — depar : par 652. — fors 17. — passé a le sens d'une préposition: passé deux mois 471.

Conjonctions.

Les conjonctions les plus remarquables sont: La conjonction hypothétique «si» qui a différentes acceptions: Si (se) (wenn) 22, 58, 66, 1056. — si (ob) 72, 738, 1555. — si pour introduire le second membre de la phrase, notre allemand: so, daher, also, v. 74, 405, 453, 1115, 1558, ainsi : donc 111. La conjonction adversative «pourtant» qui a le sens concessif

1080 (quoique). La conjonction causative «donc» (lat. ergo, igitur) 235, 1127. — doncques 303.

Les conjonctions de temps: ainsque : avant-que, suivi du subjonctif 655. — oncques que 604 (quuncunque : quandocunque) suivi du subjonctif. — orainsque 631 (ore-ains) B. II. 313, il y a peu de temps. — ja tost quant: aussi tôt que - 1165. — tant que (dum, donec) jusqu'à ce que 1107. — au moins que 880. — maisque: pourvu que, aussitôt que, dès que 596, B. II. 384.

Interjections.

Ce qui pourrait surprendre le lecteur, c'est le grand nombre d'exécutions et d'invectives dont le discours est entrelacé. Mais l'auteur voulait imiter la langue vulgaire de son temps, et cette langue abondait en toute sorte d'expressions semblables. Cette observation ne vaut pas seulement pour la France, mais on la ferait également en examinant les jeux allemands de cette époque. — Nous ne citons que les interjections et locutions interjectives principales. — Aga: regarde 563, (Molière, Festin de Pierre, II, 1). — Aroy: 748, à voie, comparez l'anglais away; le sens primitif s'est un peu modifié, aoi dans la Chanson de Roland a le sens primitif, aroy dans Patelin est simplement: tiens! exclamation de surprise et de mécontentement. — voy 1511, dit Génin, est un débris de aroy, encore l'interjection favorite en Lorraine. — benedicite 385, 830, 991, exclamation d'effroi ou d'admiration, formule d'exorcisme accompagnée d'un signe de croix (Génin). — dea 40, 748, 814 forme abrégée de deable. — deable 334. — endea 336. — hay! avant 117. hé, hélas 586, he-las. — las 470. — ouay 521. — sus 256. — sus tost 802. — trut 608. Interjection d'indignation. Jacob. — par le rang bieu 580. — par le sacrement dieu 706.

Si nous résumons en peu de mots le résultat de notre recherche grammaticale, nous constaterons, qu'à l'instar du XVI^{ème} siècle tout entier, la langue en est aussi dans un état de transition de l'ancien français au moderne. Elle est intermédiaire entre la langue qui se parlait au douzième et au treizième siècles, et celle qui maniée et travaillée par le seizième siècle est devenue la langue actuelle, entre l'ancien français et le français moderne qui, comme dit M. Littré, ont des différences profondes, qui ne tiennent pas seulement à l'introduction de mots nouveaux, à la désuétude de mots vieillis, mais qui dépendent de changements dans la syntaxe.



A d d i t i o n s .

Page 5, note 7, ligne 2: K. Gædecke, *Deutsche Dichtung im Mittelalter*, p. 969: Erst später tauchen spuren geistlicher schauspiele auf, die im mittelalterlichen latein misteria, ministeria (irrig mysteria) meistens ludi genannt werden.

P. 16, note 43: Pour le contenu voy. Demogeot: *Histoire de la littérature française*, Paris, 1867 p. 243. — P. 21, l. 26: Littré, dans la critique citée n. 57. — P. 22, n. 60: Le contenu selon Génin, p. 68. — P. 24, l. 25: (Demogeot). — P. 28, Colonne 1^{re} l. 22: veu 714, apperceu 1108, deceu 409. — C. 2, l. 18: tenon 16, iron 1203; l. 33: deffendz 1474. — P. 43, l. 21: despendre, Clément Marot, Épitre au roi. — P. 45, C. 1^{re} l. 21: que je die, Molière, *Précieuses*. X; Dép. am. l. l et V. 9; Impr. d. Vers. 3; Fem. sav. III. 3.

E r r a t a .

Page 2, note; ligne 2: soties; l. 10: Monmerqné. — P. 3, note 2: Rutebeuf. — P. 4, n. 5: délassement. — P. 7, n. 12: établis-échafauds. — P. 8, n. 18: lieu de promenade. — P. 9, n. 19: laquelle. — P. 10, l. 6: satire; l. 15: satirisèrent. — P. 11, l. 18: l'on; n. 27: ses. — P. 12, n. 29: pût. — P. 14, l. 7: de leur sexe. — P. 15, l. 22: de ses ennemis. — P. 18, n. 45: ad suas. — P. 23, l. 21: comedia. — P. 24, l. 18: l'on. — P. 25, n. 70: cette division en scènes. — P. 27, colonne 2, l. 40: diphthon-gaison. — P. 28, c. 2, l. 25: effaces la remarque et voyez note 12, p. 39. — P. 30, c. 1^{re}, l. 13: Viollet. — P. 31, l. 1^{re}: ulna.
